

Britannicus (1670)

Jean Racine



Pour les autres éditions de ce texte, voir [Britannicus](#).

[Jean Racine](#)

Britannicus. Tragédie

[Claude Barbin](#), 1670 (p. np-80).

BRITANNICUS *TRAGÉDIE*

A P A R I S ,

Chez C l a u d e B a r b i n , au Palais, sur
le second Perron de la Sainte Chapelle.

M . D C . L X X .
A V E C P R I V I L E G E D U R O Y .

A MONSEIGNEUR

LE DUC

DE CHEVREUSE,

MONSEIGNEUR,

Vous ferez peut-estre estonné de voir vostre nom à la teste de cét Ouvrage. Et si je vous avois demandé la permission de vous l'offrir, je doute si je l'aurois obtenuë. Mais ce seroit estre en quelque sorte ingrat, que de cacher plus long-temps au monde les bontez dont vous m'avez toûjours honoré. Quelle apparence qu'un homme qui ne travaille que pour la gloire, se puisse taire d'une protection aussi glorieuse que la vostre ? Non, Monseigneur, il m'est trop avantageux que l'on sçache que mes Amis mesmes ne vous sont pas indifferens, que vous prenez part à tous mes Ouvrages, & que vous m'avez procuré l'honneur de lire celui-cy devant un Homme dont toutes les heures sont pretieuses. Vous fustes témoin avec quelle penetration d'esprit il jugea l'æconomie de la Piece, & combien l'idée qu'il s'est formée d'une excellente Tragedie, est au-delà de tout ce que j'en ay pû concevoir. Ne craignez pas, Monseigneur que je m'engage plus avant, & que n'osant le loüer en face, je m'adresse à vous pour le loüer avec plus de liberté. Je sçay qu'il seroit dangereux de le fatiguer de ses loüanges. Et j'ose dire que cette mesme Modestie qui vous est commune avec luy n'est pas un des moindres liens qui vous attachent l'un à l'autre. La Moderation n'est qu'une vertu ordinaire, quand elle ne se rencontre qu'avec des qualitez ordinaires. Mais qu'avec toutes les qualitez & du cœur & de l'esprit, qu'avec un jugement qui ce semble ne devoit estre le fruit que de l'experience de plusieurs années, qu'avec mille belles connoissances que vous ne sçauriez cacher à vos amis particuliers, vous ayez encore cette sage retenuë que tout le monde admire en vous ; C'est sans doute une vertu rare en un siecle où l'on fait vanité des moindres choses. Mais je me laisse emporter insensiblement à la tentation de parler de vous. Il faut qu'elle soit bien violente puis que je n'ay

*pû y refifter dans une Lettre, où je n'avois autre deffein que de vous
témoigner avec combien de respect je fuis,*

MONSEIGNEUR,

Vofre tres-humble & tres-
obeïffant ferviteur

RACINE.

PREFACE.

D

E tous les ouvrages que j'ay donnez au public, il n'y en a point qui m'ait attiré plus d'applaudiffemens ny plus de cenfeurs que celui-cy. Quelque foin que j'aye pris pour travailler cette Tragedie, il femble qu'autant que je me fuis efforcé de la rendre bonne, autant de certaines gens fe font efforcez de la décrier. Il n'y a point de cabale qu'ils n'ayent faite, point de critique dont ils ne fe foient avifez.

Il y en a qui ont pris mefme le party de Neron contre moy. Ils ont dit que je le faisois trop cruel. Pour moy je croyois que le nom feul de Neron faisoit entendre quelque chofe de plus que cruel. Mais peut-efre qu'ils raffinent fur fon Hiftoire, & veulent dire qu'il eftoit honnefte homme dans fes premieres années. Il ne faut qu'avoir lû Tacite, pour fçavoir que s'il a efté quelque temps un bon Empereur, il a toujourns efté un tres-méchant homme. Il ne s'agit point dans ma Tragedie des affaires du dehors. Neron eft icy dans fon particulier & dans fa famille. Et ils me difpenferont de leur rapporter tous les paffages, qui pourroient bien aifement leur prouver que je n'ay point de reparation à luy faire.

D'autres ont dit, au contraire que je l'avois fait trop bon. J'avouë que je ne m'étois pas formé l'idée d'un bon homme en la personne de Neron. Je l'ay toujours regardé comme un monstre. Mais c'est icy un monstre naissant. Il n'a pas encore mis le feu à Rome. Il n'a pas tué sa Mere, sa Femme, ses Gouverneurs. A cela près il me semble qu'il luy échappe assez de cruauté, pour empêcher que personne ne le méconnoisse.

Quelques-uns ont pris l'intérêt de Narcisse, & se sont plaints que j'en eusse fait un tres-méchant homme & le confident de Neron. Il suffit d'un passage pour leur répondre. Neron, dit Tacite, porta impatiemment la mort de Narcisse, parce que cet Affranchy avoit une conformité merveilleuse avec les vices du Prince encore cachez. *Cujus abditis adhuc vitij mirè congruebat.*

Les autres se sont scandalisez que j'eusse choisi un homme aussi jeune que Britannicus pour le Heros d'une Tragedie. Je leur ay déclaré dans la Preface d'Andromaque les sentimens d'Aristote sur le Heros de la Tragedie, & que bien loin d'estre parfait, il faut toujours qu'il ait quelque imperfection. Mais je leur diray encore icy qu'un jeune Prince de dix-sept ans, qui a beaucoup de cœur, beaucoup d'amour, beaucoup de franchise & beaucoup de credulité, qualitez ordinaires d'un jeune homme, m'a semblé tres-capable d'exciter la compassion. Je n'en veux pas davantage.

Mais, disent-ils, ce Prince n'entroit que dans sa quinzième année lors qu'il mourut. On le fait vivre luy & Narcisse deux ans plus qu'ils n'ont vécu. Je n'aurois point parlé de cette objection, si elle n'avoit esté faite avec chaleur par un homme, qui s'est donné la liberté de faire regner vingt ans un Empereur qui n'en a regné que huit : quoy que ce changement soit bien plus considerable dans la Chronologie, ou l'on suppose les temps par les années des Empereurs.

Junie ne manque pas non plus de Censeurs. Ils disent que d'une vieille coquette nommée Junia Silana, j'en ay fait une jeune Fille tres-sage. Qu'auroient-ils à me répondre, si je leur disois que cette Junie est un personnage inventé, comme l'Emilie de Cinna, comme la Sabine d'Horace ? Mais j'ay à leur dire que s'ils avoient bien lû l'Histoire, ils auroient trouvé une Junia Calvina, de la famille d'Auguste, Sœur de Silanus à qui Claudius avoit promis Octavie. Cette Junie estoit jeune, belle, & comme dit Seneque, *festivissima omnium puellarum.* Elle aimoit tendrement son Frere, & leurs

ennemis, dit Tacite, les accuserent tous deux d'inceste, quoy qu'ils ne fussent coupables que d'un peu d'indiscretion. Si je la represente plus retenuë qu'elle n'étoit, je n'ay pas ouy dire qu'il nous fust défendu de rectifier les mœurs d'un Personnage, sur tout lors qu'il n'est pas connu.

L'on trouve estrange qu'elle paroisse sur le Theatre, apres la mort de Britannicus. Certainement la delicatessè est grande de ne pas vouloir qu'elle dise en quatre vers assez touchans qu'elle passe chez Octavie. Mais, disent-ils, cela ne valoit pas la peine de la faire revenir. Un autre l'auroit pû raconter pour elle. Ils ne savent pas qu'une des regles du Theatre est de ne mettre en recit que les choses qui ne se peuvent passer en action ; Et que tous les Anciens font venir souvent sur la Scene des Acteurs, qui n'ont autre chose à dire, sinon qu'ils viennent d'un endroit, & qu'ils s'en retournent en un autre.

Tout cela est inutile, disent mes Censeurs. La Piece est finie au recit de la mort de Britannicus, & l'on ne devoit point écouter le reste. On l'écoute pourtant, & même avec autant d'attention qu'aucune fin de Tragedie. Pour moy j'ay toujours compris que la Tragedie estant l'imitation d'une action complete, où plusieurs personnes concourent, cette action n'est point finie que l'on ne sçache en quelle situation elle laisse ces mêmes personnes. C'est ainsi que Sophocle en use presque par tout. C'est ainsi que dans l'Antigone il employe autant de vers à représenter la fureur d'Hemon & la punition de Creon apres la mort de cette Princesse, que j'en ay employez aux imprecations d'Agrippine, à la retraite de Junie, à la punition de Narcisse, & au desespoir de Neron, apres la mort de Britannicus.

Que faudroit-il faire pour contenter des Juges si difficiles ? La chose seroit aisée pour peu qu'on voulust trahir le bon sens. Il ne faudroit que s'écarter du naturel pour se jeter dans l'extraordinaire. Au lieu d'une action simple, chargée de peu de matiere, telle que doit être une action qui se passe en un seul jour, & qui s'avancant par degrez vers sa fin, n'est soutenuë que par les interets, les sentimens, & les passions des Personnages, il faudroit remplir cette même action de quantité d'incidens qui ne se pourroient passer qu'en un mois, d'un grand nombre de jeux de theatre d'autant plus surprenans qu'ils seroient moins vray-semblables, d'une infinité de declamations où l'on feroit dire aux Acteurs tout le contraire de ce qu'ils devroient dire. Il faudroit par exemple représenter quelque Heros yvre, qui se voudroit faire

haïr de la Maîtresse de gayeté de cœur, un Lacedemonien grand parleur, un Conquerant qui ne debiteroit que des maximes d'amour, une Femme qui donneroit des leçons de fierté à des Conquerans. Voilà sans doute de quoy faire récrier tous ces Messieurs. Mais que diroit cependant le petit nombre de gens sages auxquels je m'efforce de plaire ? De quel front oserois-je me montrer, pour ainsi dire, aux yeux de ces grands Hommes de l'antiquité que j'ay choisis pour modèles ? Car, pour me servir de la pensée d'un Ancien, voilà les véritables spectateurs que nous devons nous proposer, & nous devons sans cesse nous demander : Que diroient Homere & Virgile s'ils lisoient ces vers ? que diroit Sophocle s'il voyoit représenter cette Scene ? Quoy qu'il en soit je n'ay point prétendu empêcher qu'on ne parlât contre mes Ouvrages. Je l'aurois prétendu inutilement. *Quid de te alij loquantur ipsi videant*, dit Ciceron, *sed loquentur tamen*.

Je prie seulement le Lecteur de me pardonner cette petite Preface que j'ay faite pour luy rendre raison de ma Tragedie. Il n'y a rien de plus naturel que de se défendre quand on se croit injustement attaqué. Je voy que Terence même semble n'avoir fait des Prologues, que pour se justifier contre les critiques d'un vieux Poëte mal intentionné, *malevoli veteris Poëtæ*, & qui venoit briguer des voix contre luy jusqu'aux heures où l'on representoit ses Comedies.

Occæpta est agi :

Exclamat, &c.

On me pouvoit faire une difficulté qu'on ne m'a point faite. Mais ce qui est échappé aux Spectateurs pourra estre remarqué par les Lecteurs. C'est que je fais entrer Junie dans les Vestales, où, selon Aulugelle, on ne recevoit personne au dessous de six ans, ny au dessus de dix. Mais le Peuple prend icy Junie sous sa protection & j'ay cru qu'en consideration de sa naissance, de sa vertu, & de son mal-heur, il pouvoit la dispenser de l'âge prescrit par les loix, comme il a dispensé de l'âge pour le Consulat, tant de grands Hommes qui avoient mérité ce privilege.

Enfin je suis tres-persuadé qu'on me peut faire bien d'autres critiques, sur lesquelles je n'aurois d'autre party à prendre que celui d'en profiter à l'avenir. Mais je plains fort le mal-heur d'un homme qui travaille pour le Public. Ceux qui voyent le mieux nos defauts, sont ceux qui les dissimulent

le plus volontiers. Ils nous pardonnent les endroits qui leur ont déplû, en faveur de ceux qui leur ont donné du plaisir. Il n'y a rien au contraire de plus injuste qu'un ignorant. Il croit toujours que l'admiration est le partage des gens qui ne savent rien. Il condamne toute une Piece pour une Scene qu'il n'approuve pas. Il s'attaque même aux endroits les plus éclatans pour faire croire qu'il a de l'esprit. Et pour peu que nous résistions à ses sentimens, il nous traite de presomptueux qui ne veulent croire personne, & ne songe pas qu'il tire quelquefois plus de vanité d'une critique fort mauvaise, que nous n'en tirons d'une assez bonne piece de theatre.

Homine imperito numquam quidquam injustius.

*EXTRAIT DU PRIVILEGE
du Roy.*

PAR Grace & Privilege du Roy en datte du septième Janvier 1670. signé Dalencé il est permis au Sieur Racine de faire imprimer, vendre & debiter par tel Libraire ou Imprimeur qu'il aura choisi, une Piece de Theatre par luy composée, intitulée *Britannicus. Tragedie* : & ce pendant le temps & espace de cinq années, avec défense à toutes personnes de quelque qualité ou condition qu'elles soient, d'en vendre ny debiter aucun exemplaire, que de ceux qui auront esté imprimez de son consentement, à peine de confiscation des exemplaires & autres peines portées par ledit Privilege.

Ledit Sieur Racine a cédé le droit dudit Privilege à Denis Thierry & à Claude Barbin, pour en jouir suivant le contenu en ice-luy.

Registré sur le Livre des Marchands Libraires & Imprimeurs de Paris, suivant & conformément à l'Arrest du Parlement de Paris du huitième Avril 1653. & celui du Conseil Privé du Roy, du 27. Février 1665. *Signé A. Soubron Scyndic.*

ACTEVRS

NERON Empereur, fils d'Agrippine

BRITANNICUS Fils de l'Empereur Claudius.

AGRIPPINE Veuve de Domitius Enobarbus pere de Neron, & en
secondes nocces Veuve de l'Empereur Claudius

JUNIE Amante de Britannicus

BURRHUS Gouverneur de Neron

NARCISSE Gouverneur de Britannicus

ALBINE Confidente d'Agrippine.

GARDES

La Scene est à Rome, dans une chambre du Palais de Neron.

BRITANNICUS.

T R A G E D I E .

ACTE I.

Scène PREMIERE.

AGRIPPINE, ALBINE.

A L B I N E .

Q

UOY ? tandis que Neron s'abandonne au sommeil

Faut-il que vous veniez attendre son réveil ?
Qu'errant dans le Palais sans fuite & sans escorte
La mere de Cesar veille seule à la porte ?
Madame, retournez dans votre appartement.

A G R I P P I N E .

Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment.

Je veux l'attendre icy. Les chagrins qu'il me cause
M'occuperont assez tout le temps qu'il repose.

Tout ce que j'ay prédit n'est que trop assuré
Contre Britannicus Neron s'est déclaré.
L'impatient Neron cesse de se contraindre,
Las de se faire aimer il veut se faire craindre.
Britannicus le gègne, Albine, & chaque jour
Je sens que je deviens importune à mon tour.

A L B I N E .

Quoy ? vous à qui Neron doit le jour qu'il respire ?

Qui l'avez appelé de si loin à l'Empire ?
Vous qui desheritant le fils de Claudius
Avez nommé Cefar l'heureux Domitius ?
Tout lui parle, Madame, en faveur d'Agrippine.
Il vous doit son amour.

A G R I P P I N E .

Il me le doit, Albine.

Tout, s'il est genereux luy, prescrit cette loy,
Mais tout, s'il est ingrat, luy parle contre moy.

A L B I N E .

S'il est ingrat, Madame ! Ah ! toute sa conduite

Marque dans son devoir une ame trop instruite.
Depuis trois ans entiers qu'a-t-il dit ? qu'a-t-il fait,
Qui ne promette à Rome un Empereur parfait ?
Rome depuis trois ans par ses soins gouvernée
Au temps de ses Consuls croit estre retournée,
Il la gouverne en pere. Enfin Neron naissant
A toutes les vertus d'Auguste vieillissant.

A G R I P P I N E .

Non non, mon interet ne me rend point injuste :

Il commence, il est vray, par où finit Auguste.
Mais crain, que l'avenir détruisant le passé,
Il ne finisse ainsi qu'Auguste a commencé.
Il se déguise en vain. Je lis sur son visage
Des fiers Domitius l'humeur triste, & sauvage.

Il mêle avec l'orgueil, qu'il a pris dans leur sang,
La fierté des Nerons, qu'il puisa dans mon flanc.
Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices.
De Rome pour un temps Caius fut les délices,
Mais sa feinte bonté se tournant en fureur,
Les délices de Rome en devinrent l'horreur.
Que m'importe, après tout, que Neron plus fidele
D'une longue vertu laisse un jour le modele ?
Ay-je mis dans sa main le Timon de l'Etat
Pour le conduire au gré du Peuple & du Senat ?
Ah ! Que de la Patrie il soit s'il veut le Pere.
Mais qu'il songe un peu plus, qu'Agrippine est sa mere.
De quel nom cependant pouvons nous appeler
L'attentat que le jour vient de nous reveler ?
Il sçait, car leur amour ne peut estre ignorée,
Que de Britannicus Junie est adorée,
Et ce même Neron que la vertu conduit,
Fait enlever Junie au milieu de la nuit.
Que veut-il ? Est-ce haine, est-ce amour qui l'inspire ?
Cherche-t-il seulement le plaisir de leur nuire ?
Ou plutôt n'est-ce point que sa malignité
Punit sur eux l'appuy que je leur ay presté ?

A L B I N E .

Vous leur appuy, Madame ?

A G R I P P I N E .

Arreste, chere Albine,

Je sçay, que j'ay moy seule avancé leur ruine,
Que du Trône, où le sang l'a dû faire monter
Britannicus par moy s'est veu précipiter.
Par moy seule éloigné de l'Hymen d'Octavie
Le frere de Junie abandonna la vie,
Silanus, sur qui Claude avoit jetté les yeux,
Et qui contoît Auguste au rang de ses ayeux.

Neron jouït de tout, & moy pour recompense
Il faut qu'entre eux & luy je tiennne la balance,
Afin que quelque jour par une mesme loy
Britannicus la tiennne entre mon fils & moy.

A L B I N E .

Quel dessein !

A G R I P P I N E .

Je m'assure un port dans la tempeste.

Neron m'échappera si ce frein ne l'arreste.

A L B I N E .

Mais prendre contre un fils tant de soins superflus ?

A G R I P P I N E .

Je le craindrais bien-toft, s'il ne me craignoit plus.

A L B I N E .

Une injuste frayeur vous alarme peut-estre.

Mais si Neron pour vous n'est plus ce qu'il doit être,
Du moins son changemēt ne vient pas jusqu'à nous,
Et ce sont des secrets entre Cesar & vous.

Quelques titres nouveaux que Rome luy défere,
Neron n'en reçoit point qu'il ne donne à sa mere.
Sa prodigue amitié ne se reserve rien.

Votre nom est dans Rome aussi Saint que le sien.
A peine parle-t-on de la triste Octavie.

Auguste votre ayeul honora moins Livie.

Neron devant sa mere a permis le premier
Qu'on portast les faisceaux couronnez de laurier.
Quels effets voulez-vous de sa reconnoissance ?

AGRIPPINE .

Un peu moins de respect, & plus de confiance.

Tous les présens, Albine, irritent mon dépit.
Je voy mes honneurs croistre, & tōber mon credit.
Non, non, le tēps n'est plus que Neron jeune encore
Me renvoyoit les vœux d'une Cour, qui l'adore,

Lors qu'il se reposoit sur moy de tout l'Estat,
Que mon ordre au Palais assembloit le Senat,
Et que derriere un voile, invifible, & présente
J'étois de ce grand Corps l'Ame toute puiffante.
Des volonte de Rome alors mal assuré
Neron de fa grandeur n'étoit point enyvré.
Ce jour, ce triste jour frappe encor ma memoire,
Où Neron fut luy-mefme ébloüy de fa gloire,
Quand les Ambaffadeurs de tant de Rois divers
Vinrent le reconnoître au nom de l'Univers.
Sur fon Trône avec luy j'allois prendre ma place.
J'ignore quel confeil prépara ma difgrace.
Quoy qu'il en foit, Neron, d'auffi loin qu'il me vit,
Laiffa sur fon vifage éclatter fon dépit.
Mon cœur même en conçût un malheureux augure.
L'Ingrat d'un faux respect colorant fon injure,
Se leva par avance, & courant m'embraffer
Il m'écarta du Trône où je m'allois placer.
Depuis ce coup fatal, le pouvoir d'Agrippine
Vers fa chute, à grands pas, chaque jour s'achemine.
L'ombre feule m'en refte, & l'on n'implore plus
Que le nom de Seneque, & l'appuy de Burrhus.

ALBINE .

Ah ! fi de ce foupçon voftre ame eft prévenuë,

Pourquoy nourrifsez-vous le venin qui vous tuë ?
Allez avec Céfar vous éclaircir du moins.

AGRIPPINE .

Cesar ne me voit plus, Albine, sans témoins.

En public, à mon heure, on me donne audience.
Sa réponse est dictée, & même son silence.
Je voy deux surveillans, les Maîtres, & les miens,
Présider l'un ou l'autre à tous nos entretiens.
Mais je le poursuivray d'autant plus qu'il m'évite.
De son desordre, Albine, il faut que je profite.

J'entens du bruit, on ouvre, allons subitement
Luy demander raison de cet enlèvement.
Surprenons, s'il se peut les secrets de son ame.
Mais quoy ? Déjà Burrhus sort de chez luy ?

Scène II.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

BURRHUS .

M_{Adame,}

Au nom de l'Empereur j'allois vous informer
D'un ordre, qui d'abord a pû vous alarmer,

Mais qui n'est que l'effet d'une sage conduite,
Dont Cesar a voulu que vous soyez instruite.

A G R I P P I N E .

Puisqu'il le veut, entrons, il m'en instruira mieux.

B U R R H U S .

Cesar pour quelque temps s'est soustrait à nos yeux.

Déjà par une porte au public moins connue,
L'un & l'autre Consul vous avoient prevenuë,
Madame. Mais souffrez que je retourne exprès...

A G R I P P I N E .

Non, je ne trouble point les augustes secrets.

Cependant voulez-vous qu'avec moins de contrainte
L'un & l'autre une fois nous nous parliôs sans feinte ?

B U R R H U S .

Burrhus pour le mensonge eut toujours trop d'horreur.

A G R I P P I N E .

Pretendez-vous long-temps me cacher l'Empereur ?

Ne le verray-je plus qu'à titre d'importune ?
Ay-je donc élevé si haut vostre fortune
Pour mettre une barriere entre mon fils & moy ?
Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foy ?
Entre Seneque & vous disputez-vous la gloire
A qui m'effacera plutôt de sa memoire ?
Vous l'ay-je confié pour en faire un ingrat ?

Pour estre sous son nom les Maistres de l'Estat ?
Certes plus je medite, & moins je me figure
Que vous m'osiez conter pour vostre Creature ;
Vous, dont j'ay pû laisser vieillir l'ambition
Dans les honneurs obscurs de quelque Legion,
Et moy qui sur le Trône ay suivy mes Ancestres,
Moy fille, femme, sœur, & mere de vos Maitres.
Que pretendez-vous donc ? Pensez-vous que ma voix
Ait fait un Empereur pour m'en imposer trois ?
Neron n'est plus enfant. N'est-il pas tēps qu'il regne ?
Jusqu'à quand voulez-vous que l'Empereur vous craigne ?
Ne scauroit-il rien voir, qu'il n'emprunte vos yeux ?
Pour se conduire enfin n'a-t-il pas ses ayeux ?
Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste, ou de Tibere,
Qu'il imite, s'il peut, Germanicus mon pere.
Parmy tant de Heros je n'ose me placer,
Mais il est des vertus que je luy puis tracer.
Je puis l'instruire au moins, combien sa confidence
Entre un sujet & luy doit laisser de distance.

B U R R H U S .

Je ne m'étois chargé dans cette occasion

Que d'excuser Cefar d'une seule action.
Mais puisque sans vouloir que je le justifie,
Vous me rendez garant du reste de sa vie,

Je répondray, Madame, avec la liberté
D'un Soldat, qui sçait mal farder la vérité.

Vous m'avez de Cefar confié la jeunesse,
Je l'avouë, & je doy m'en souvenir sans cesse.
Mais vous avois-je fait serment de le trahir,
D'en faire un Empereur, qui ne sceût qu'obeïr ?
Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde,
Ce n'est plus vostre fils. C'est le Maistre du monde.
J'en doy compte, Madame, à l'Empire Romain
Qui croit voir son salut, ou sa perte en ma main.

Ah ! si dans l'ignorance il le falloit instruire,
N'avoit-on que Seneque, & moy pour le seduire ?
Pourquoy de sa conduite éloigner les Flateurs ?
Faloit-il dans l'exil chercher des Corrupteurs ?
La Cour de Claudius en esclaves fertile,
Pour deux que l'on cherchoit en eût présenté mille,
Qui tous auroient brigué l'honneur de l'avilir,
Dans une longue enfance ils l'auroient fait vieillir.
De quoy vous plaignez-vous, Madame ? On vous revere.
Ainsi que par Cesar, on jure par sa Mere.
L'Empereur, il est vray, ne vient plus chaque jour
Mettre à vos pieds l'Empire, & grossir vostre Cour.
Mais le doit-il, Madame ? Et sa reconnoissance
Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance ?
Toujours humble, toujours le timide Neron
N'ose-t-il estre Auguste, & Cesar que de nom ?
Vous le diray-je enfin ? Rome le justifie.
Rome à trois Affranchis si long-temps asservie,
A peine respirant du joug qu'elle a porté,
Du regne de Neron compte sa liberté.
Que dis-je ? La Vertu semble mesme renaitre.
Tout l'Empire n'est plus la dépouille d'un Maître.

Le Peuple au champ de Mars nomme ses Magistrats
Cesar nomme les Chefs sur la foy des Soldats.
Thraseas au Senat, Corbulon dans l'Armée,
Sont encore innocens, malgré leur renommée.
Les Deserts autrefois peuplez de Senateurs
Ne sont plus habitez que par leurs Delateurs.
Qu'importe que Cesar continuë à nous croire,
Pourvû que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire ?
Pourvû que dans le cours d'un regne florissant
Rome soit toujours libre, & Cesar tout puissant ?
Mais, Madame, Neron suffit pour se conduire.
J'obeïs, sans pretendre à l'honneur de l'instruire.
Sur ses Ayeux sans doute il n'a qu'à se regler.
Pour bien faire, Neron n'a qu'à se ressembler ;

Heureux, si ses vertus l'une à l'autre enchaînées,
Rameinent tous les ans ses premières années !

A G R I P P I N E .

Ainsi sur l'avenir n'osant vous assurer

Vous croyez que sans vous Neron va s'égarer.
Mais vous, qui jusqu'icy content de vôtre ouvrage,
Venez de ses vertus nous rendre témoignage,
Expliquez-nous, pourquoy devenu ravisseur
Neron de Silanus fait enlever la Sœur.
Ne tient-il qu'à marquer de cette ignominie
Le sang de nos Ayeux, qui brille dans Junie ?
De quoy l'accuse-t-il ? Et par quel attentat
Devient-elle en un jour criminelle d'Etat ?
Elle, qui sans orgueil jusqu'à lors élevée,
N'auroit point vu Neron, s'il ne l'eût enlevée,
Et qui même auroit mis au rang de ses bienfaits
L'heureuse liberté de ne le voir jamais.

B U R R H U S .

Je sçay que d'aucun crime elle n'est soupçonnée.

Mais jusqu'icy Cesar ne l'a point condamnée,

Madame. Aucun objet ne blesse icy ses yeux.
Elle est dans un Palais tout plein de ses Ayeux.
Vous sçavez que les droits qu'elle porte avec elle
Peuvent de son Espoux faire un Prince rebelle,
Que le sang de Cesar ne se doit allier
Qu'à ceux à qui Cesar le veut bien confier,
Et vous même avouerez qu'il ne seroit pas juste,
Qu'on disposât sans luy de la Niece d'Auguste.

A G R I P P I N E .

Je vous entens. Neron m'apprend par vostre voix

Qu'en vain Britannicus s'affure sur mon choix.
En vain pour détourner les yeux de sa misere,
J'ai flaté son amour d'un Hymen qu'il espere,
A ma confusion, Neron veut faire voir
Qu'Agrippine promet par delà son pouvoir.
Rome de ma faveur est trop préoccupée,
Il veut par cet affront qu'elle soit détrompée,
Et que tout l'Univers apprenne avec terreur
A ne confondre plus mon fils & l'Empereur.
Il le peut. Toutefois j'ose encore luy dire
Qu'il doit avant ce coup affermir son Empire,
Et qu'en me reduisant à la necessité
D'éprouver contre luy ma foible autorité,
Il expose la sienne, & que dans la balance
Mon nom peut-estre aura plus de poids qu'il ne pèse.

B U R R H U S .

Quoy Madame ? Toûjours soupçonner son respect ?

Ne peut-il faire un pas qui ne vous soit suspect ?
L'Empereur vous croit-il du party de Junie ?
Avec Britannicus vous croit-il reünie ?
Quoy ? de vos ennemis devenez-vous l'appuy
Pour trouver un pretexte à vous plaindre de luy ?
Sur le moyndre discours qu'on pourra vous redire,
Serez-vous toûjours preste à partager l'Empire ?

Vous craindrez-vous sans cesse, & vos embrassemens
Ne se passeront-ils qu'en éclaircissemens ?
Ah ! Quittez d'un Censeur la triste diligence.
D'une Mere facile affectez l'indulgence.
Souffrez quelques froideurs sans les faire éclater,
Et n'avertissez point la Cour de vous quitter.

A G R I P P I N E .

Et qui s'honoreroit de l'appuy d'Agrippine

Lors que Neron luy mesme annonce sa ruine ?
Lors que de sa presence il semble me bannir ?
Quand Burrhus à sa porte ose me retenir ?

B U R R H U S .

Madame, je voy bien qu'il est temps de me taire,

Et que ma liberté commence à vous déplaire.
La douleur est injuste, & toutes les raisons
Qui ne la flattent point aigrissent ses soupçons.
Voicy Britannicus. Je luy cede ma place.
Je vous laisse écouter, & plaindre sa disgrâce,
Et peut-estre, Madame, en accuser les soins
De ceux, que l'Empereur a consultez le moins.

Scène III.

AGRIPPINE, BRITANNICUS, NARCISSE, ALBINE.

A G R I P P I N E .

A H Prince ! où courez-vous ? Quelle ardeur inquiete
Parmy vos ennemis en aveugle vous jette ?
Que venez-vous chercher ?

BRITANNICUS .

Ce que je cherche ? Ah Dieux !

Tout ce que j'ay perdu, Madame, est en ces lieux.
De mille affreux Soldats Junie environnée
S'est veuë en ce Palais indignement traînée.
Helas ! de quelle horreur ses timides esprits
A ce nouveau spectacle auront esté surpris !
Enfin on me l'enleve. Une loy trop severe
Va separer deux cœurs, qu'assembloit leur misere.
Sans doute on ne veut pas que mêlant nos douleurs
Nous nous aidions l'un l'autre à porter nos malheurs.

AGRIPPINE .

Il suffit. Comme vous je ressens vos injures.

Mes plaintes ont déjà précédé vos murmures.
Mais je ne pretens pas qu'un impuissant courroux
Dégage ma parole, & m'acquitte envers vous.
Je ne m'explique point. Si vous voulez m'entendre,
Suivez-moy chez Pallas, où je vais vous attendre.

Scène IV.

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS .

L A croiray-je, Narcisse ? Et dois-je sur sa foy

La prendre pour arbitre entre son fils & moy ?
Qu'en dis-tu ? N'est-ce pas cette même Agrippine
Que mon Pere épousa jadis pour ma ruine,
Et qui, si je t'en crois, a de ses derniers jours
Trop lents pour ses desseins précipité le cours ?

N A R C I S S E .

N'importe. Elle se sent comme vous outragée.

A vous donner Junie elle s'est engagée.
Unissez vos chagrins. Liez vos intérêts.
Ce Palais retentit en vain de vos regrets.
Tant que l'on vous verra d'une voix suppliante,
Semer icy la plainte, & non pas l'épouvante,
Que vos ressentimens se perdront en discours,
Il n'en faut point douter, vous vous plaindrez toujours.

B R I T A N N I C U S .

Ah, Narcisse ! tu sçais si de la servitude

Je pretens faire encore une longue habitude.
Tu sçais si pour jamais de ma chute étonné
Je renonce aux grandeurs, où j'étois destiné.
Mais je suis seul encor. Les amis de mon Pere
Sont autant d'inconnus qu'écarte ma misère.
Et ma jeunesse même éloigne loin de moy
Tous ceux qui dans le cœur me réservent leur foy.

Pour moy, depuis un an, qu'un peu d'expérience
M'a donné de mon sort la triste connoissance,
Que vois-je autour de moy, que des Amis vendus
Qui sont de tous mes pas les témoins assidus ?
Qui choisis par Neron pour ce commerce infame,
Trafiquent avec luy des secrets de mon ame ?
Quoy qu'il en soit, Narcisse, on me vend tous les jours.
Il prévoit mes desseins, il entend mes discours.

Comme toy dans mon cœur, il fçait ce qui se passe.
Que t'en semble Narcisse ?

N A R C I S S E .

Ah ! Quelle ame assez basse...

C'est à vous de choisir des Confidens discrets,
Seigneur, & de ne pas prodiguer vos secrets.

B R I T A N N I C U S .

Narcisse, tu dis vray. Mais cette défiance

Est toujours d'un grand cœur la dernière science,
On le trompe long-temps. Mais enfin je te croy.
Ou plutôt je fay vœu de ne croire que toy.
Mon Pere, il m'en souvient, m'assura de ton zele.
Seul de ses Affranchis tu m'es toujours fidelle.
Tes yeux sur ma conduite incessamment ouverts
M'ont sauvé jusqu'icy de mille écueils couverts.
Va donc voir si le bruit de ce nouvel orage
Aura de nos Amis excité le courage.
Examine leurs yeux. Observe leurs discours.
Voy si j'en puis attendre un fidelle secours.
Sur tout dans ce Palais remarque avec adresse
Avec quel soin Neron fait garder la Princesse.
Sache si du peril ses beaux yeux sont remplis,
Et si son entretien m'est encore permis.
Cependant de Neron je vais trouver la mere
Chez Pallas, comme toy l'Affranchy de mon pere.
Je vais la voir, l'aigrir, la suivre, & s'il se peut
M'engager sous son nom plus loin qu'elle ne veut.

ACTE II.

Scène PREMIERE.

NERON, BURRHUS, NARCISSE, *Gardes.*

N E R O N .

N 'EN doutez point, Burrhus, malgré ses injustices,

C'est ma Mere, & je veux ignorer ses caprices.

Mais je ne pretens plus ignorer ny souffrir

Le Ministre insolent qui les ose nourrir.

Pallas de ses conseils empoisonne ma Mere ;

Il seduit chaque jour Britannicus mon Frere.

Ils l'écoutent luy seul, & qui suivroit leurs pas

Les trouveroit peut-estre assemblez chez Pallas.

C'en est trop. De tous deux il faut que je l'écarte.

Pour la derniere fois qu'il s'éloigne, qu'il parte,

Je le veux, je l'ordonne ; & que la fin du jour

Ne le retrouve pas dans Rome, ou dans ma Cour.

Allez, cet ordre importe au salut de l'Empire.

Vous Narcisse, approchez. Et vous, qu'on se retire.

Scène II.

NERON, NARCISSE.

N A R C I S S E .

G Races aux Dieux, Seigneur, Junie entre vos mains

Vous assure aujourd'hui du reste des Romains.
Vos Ennemis, déchûs de leur vaine espérance
Sont allez chez Pallas pleurer leur impuissance.
Mais que vois-je ? Vous-mesme inquiet, étonné,
Plus que Britannicus paroissez consterné.
Que presage à mes yeux cette tristesse obscure,
Et ces sombres regards errans à l'avanture ?
Tout vous rit. La Fortune obeît à vos vœux.

N E R O N .

Narcisse c'en est fait. Neron est amoureux.

N A R C I S S E .

Vous ?

N E R O N .

Depuis un moment, mais pour toute ma vie,
J'aime (que dis-je aimer ?) j'idolatre Junie.

N A R C I S S E .

Vous l'aimez ?

N E R O N .

Excité d'un desir curieux

Cette nuit je l'ay veuë arriver en ces lieux,
Triste, levant au Ciel ses yeux mouillez de larmes,
Qui brilloiët au travers des flambeaux & des armes,

Belle, sans ornement, dans le simple appareil
D'une Beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.
Que veux-tu ? Je ne sçay si cette negligence,
Les ombres, les flambeaux, les cris, & le silence,
Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs,
Relevoient de ses yeux les timides douceurs.
Quoy qu'il en soit, ravi d'une si belle veuë,
J'ay voulu luy parler & ma voix s'est perduë :
Immobile, saisi d'un long estonnement
Je l'ay laissé passer dans son appartement.
J'ay passé dans le mien. C'est là que solitaire
De son image en vain j'ay voulu me distraire.
Trop presente à mes yeux je croyois luy parler
J'aimois jusqu'à ses pleurs que je faisois couler.
Quelquefois, mais trop tard, je luy demandois grace ;
J'employois les soupirs, & mesme la menace.
Voilà comme occupé de mon nouvel amour
Mes yeux sans se fermer ont attendu le jour.
Mais je m'en fais peut-estre une trop belle image
Elle m'est apparue avec trop d'avantage,
Narcisse, qu'en dis-tu ?

N A R C I S S E .

Quoy, Seigneur, croira-t-on

Qu'elle ait pû si long-temps se cacher à Neron ?

N E R O N .

Tu le sçais bien, Narcisse. Et soit que sa colere

M'imputast le mal-heur qui luy ravit son Frere,
Soit que son cœur jaloux d'une austere fierté
Enviait à nos yeux sa naissante beauté,
Fidelle à sa douleur, & dans l'ombre enfermée
Elle se déroboit même à sa Renommée.
Et c'est cette vertu si nouvelle à la Cour
Dont la perseverance irrite mon amour.

Quoy, Narcisse ? Tandis qu'il n'est point de Romaine
Que mon amour n'honore & ne rende plus vaine,
Qui dès qu'à ses regards elle ose se fier
Sur le cœur de Cefar ne les vienne effayer :
Seule dans son Palais la modeste Junie
Regarde leurs honneurs comme une ignominie,
Fuit, & ne daigne pas peut-estre s'informer
Si Cefar est aimable, ou bien s'il sçait aimer ?
Dy moy : Britannicus l'aime-t-il ?

N A R C I S S E .

Quoy s'il l'aime,

Seigneur ?

N E R O N .

Si jeune encor se connoist-il luy même ?

D'un regard enchanteur connoist-il le poison ?

N A R C I S S E .

Seigneur, l'amour toujours n'attend pas la raison.

N'en doutez point, il l'aime. Instruits par tant de charmes
Ses yeux sont déjà faits à l'usage des larmes.
A ses moindres desirs il sçait s'accommoder,
Et peut-estre déjà sçait-il persuader.

N E R O N .

Que dis-tu ? Sur son cœur il auroit quelque empire ?

N A R C I S S E .

Je ne sçay. Mais, Seigneur, ce que je puis vous dire,

Je l'ay veû quelquefois s'arracher de ces lieux,
Le cœur plein d'un courroux qu'il cachoit à vos yeux,
D'une Cour qui le fuit pleurant l'ingratitude,
Las de vostre grandeur, & de sa servitude,
Entre l'impatience & la crainte flottant ;
Il alloit voir Junie, & revenoit contant.

N E R O N .

D'autant plus malheureux qu'il aura sçû luy plaire,

Narcisse, il doit plutôt souhaiter sa colere.
Neron impunément ne fera pas jaloux,

N A R C I S S E .

Vous ? Et de quoy, Seigneur, vous inquietez-vous ?

Junie a pû le plaindre & partager ses peines,
Elle n'a veu couler de larmes que les siennes.
Mais aujourd'huy, Seigneur, que ses yeux deffillez
Regardant de plus près l'éclat dont vous brillez,
Verront autour de vous les Rois sans diadème,
Inconnus dans la foule, & son Amant luy-même,
Attachez sur vos yeux s'honorer d'un regard
Que vous aurez sur eux fait tomber au hasard,
Quand elle vous verra de ce degré de gloire,
Venir en soupirant avouer sa victoire,

Maître n'en doutez point, d'un cœur déjà charmé
Commandez qu'on vous aime, & vous ferez aimé.

N E R O N .

A combien de chagrins il faut que je m'appreste !

Que d'importunitez !

N A R C I S S E .

Quoy donc ? qui vous arreste,

Seigneur ?

N E R O N .

Tout. Octavie, Agrippine, Burrhus,

Senecque, Rome entiere, & trois ans de vertus.
Non que pour Octavie un reste de tendresse
M'attache à son hymen, & plaigne sa jeunesse.
Mes yeux depuis long-temps fatiguez de ses soins,
Rarement de ses pleurs daignent estre témoins.
Trop heureux si bien-tôt la faveur d'un divorce,
Me soulageoit d'un joug qu'on m'imposa par force.

Le Ciel même en secret semble la condamner.
Ses vœux depuis quatre ans ont beau l'importuner.
Les Dieux ne môtrent point que sa vertu les touche :
D'aucun gage, Narcisse, ils n'honorent sa couche.
L'Empire vainement demande un heritier.

N A R C I S S E .

Que tardez-vous, Seigneur, à la repudier ?

L'Empire, votre cœur, tout condamne Octavie.
Auguste, votre ayeul, soupiroit pour Livie,

Par un double divorce ils s'unirent tous deux,
Et vous devez l'Empire à ce divorce heureux.
Tibere, que l'Hymen plaça dans la famille,
Où bien à ses yeux repudier la Fille.
Vous seul jusques icy contraire à vos desirs
N'osez par un divorce assurer vos plaisirs.

N E R O N .

Et ne connois-tu pas l'implacable Agrippine ?

Mon amour inquiet déjà se l'imagine,
Qui m'amène Octavie, & d'un œil enflammé
Atteste les saints droits d'un nœud qu'elle a formé,
Et portant à mon cœur des atteintes plus rudes,
Me fait un long récit de mes ingratitude.
De quel front soutenir ce fâcheux entretien ?

N A R C I S S E .

N'êtes vous pas, Seigneur, votre Maître, & le sien ?

Vous verrons-nous toujours trêbler sous la Tutelle ?
Vivez, regnez pour vous. C'est trop regner pour Elle.
Craignez-vous ? Mais, Seigneur, vous ne la craignez pas.
Vous venez de bannir le superbe Pallas,
Pallas, dont vous sçavez qu'elle soutient l'audace.

N E R O N .

Éloigné de ses yeux j'ordonne, je menace,

J'écoute vos conseils, j'ose les approuver,
Je m'excite contre-elle & tâche à la braver.
Mais (je t'expose icy mon âme toute nue)
Si-tôt que mon mal-heur me ramène à la veüe,
Soit que je n'ose encor démentir le pouvoir
De ces yeux, où j'ay lû si long-temps mon devoir,

Soit qu'à tant de bien-faits ma memoire fidelle,
Luy foûmette en secret tout ce que je tiens d'elle,
Mais enfin mes efforts ne me servent de rien,
Mon Genie étonné tremble devant le sien.
Et c'est pour m'affranchir de cette dépendance
Que je la fuy par tout, que même je l'offense,
Et que de temps en temps j'irrite ses ennuis
Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis.
Mais je t'arreste trop. Retire-toy, Narcisse.
Britannicus pourroit t'accuser d'artifice.

N A R C I S S E .

Non, non, Britannicus s'abandonne à ma foy.

Par son ordre, Seigneur, il croit que je vous voy,
Que je m'informe icy de tout ce qui le touche
Et veut de vos secrets estre instruit par ma bouche.
Impatient sur tout de revoir ses amours
Il attend de mes soins ce fidelle secours.

N E R O N .

J'y consens : porte luy cette douce nouvelle :

Il la verra.

N A R C I S S E .

Seigneur bannissez-le loin d'elle.

N E R O N .

J'ay mes raisons, Narcisse, & tu peux concevoir,

Que je luy vendray cher le plaisir de la voir.
Cependant vante luy ton heureux stratagême.
Dy-luy qu'en sa faveur on me trompe moy-même,

Qu'il la voit fans mon ordre. On ouvre, la voicy.
Va retrouver ton Maître & l'amener icy.

Scène III.

NERON, JUNIE.

N E R O N .

Vous vous troublez, Madame, & changez de visage.
Lisez vous dans mes yeux quelque triste prefage ?

J U N I E .

Seigneur, je ne vous puis déguiser mon erreur.
J'allois voir Octavie, & non pas l'Empereur.

N E R O N .

Je le sçay bien, Madame, & n'ay pû fans envie
Apprendre vos bontez pour l'heureuse Octavie.

J U N I E .

Vous Seigneur ?

N E R O N .

Pensez vous, Madame, qu'en ces lieux

Seule pour vous connoître Octavie ait des yeux ?

J U N I E .

Et quel autre, Seigneur, voulez-vous que j'implore ?

A qui demanderay-je un crime que j'ignore ?
Vous qui le punissez, vous ne l'ignorez pas.
De grace apprenez-moy, Seigneur, mes attentats.

N E R O N .

Quoy Madame ? Est-ce donc une legere offense

De m'avoir si long-temps caché vostre presence ?

Ces tresors dont le Ciel voulut vous embellir,
Les avez-vous receus pour les ensevelir ?
L'heureux Britannicus verra-t-il sans allarmes
Croître loin de nos yeux son amour & vos charmes ?
Pourquoy de cette gloire exclus jusqu'à ce jour,
M'avez-vous sans pitié relegué dans ma Cour ?
On dit plus. Vous souffrez sans en estre offensée
Qu'il vous ose, Madame, expliquer sa pensée.
Car je ne croiray point que sans me consulter
La severe Junie ait voulu le flater,
Ny qu'elle ait consenty d'aimer & d'estre aimée
Sans que j'en sois instruit que par la Renommée.

J U N I E .

Je ne vous nieray point, Seigneur, que ses soupirs

M'ont daigné quelquefois expliquer ses desirs.
Il n'a point détourné ses regards d'une Fille,
Seul reste du débris d'une illustre Famille.
Peut-estre il se souvient qu'en un temps plus heureux
Son Pere me nomma pour l'objet de ses vœux.

Il m'aime. Il obeït à l'Empereur son Pere,
Et j'ose dire encore à vous, à vostre Mere ;
Vos desirs sont toujourns si conformes aux siens...

N E R O N .

Ma Mere a ses desseins, Madame, & j'ay les miens.

Ne parlons plus icy de Claude, & d'Agrippine.
Ce n'est point par leur choix que je me determine,
C'est à moy seul, Madame, à répondre de vous ;
Et je veux de ma main vous choisir un Espoux.

J U N I E .

Ah, Seigneur, songez-vous que toute autre alliance

Fera honte aux Cefars auteurs de ma naissance ?

N E R O N .

Non, Madame, l'Espoux dont je vous entretiens

Peut sans honte assembler vos ayeux & les siens.
Vous pouvez, sans rougir, consentir à sa flamme.

J U N I E .

Et quel est donc, Seigneur, cet Espoux ?

N E R O N .

Moy, madame.

J U N I E .

Vous !

N E R O N .

Je vous nommerois, Madame, un autre nom,

Si j'en sçavois quelque autre au dessus de Neron.
Ouy, pour vous faire un choix, où vous puissiez souscrire,
J'ay parcouru des yeux la Cour, Rome, & l'Empire.
Plus j'ay cherché, Madame, & plus je cherche encor
En quelles mains je doy confier ce trefor,
Plus je voy que Cesar digne seul de vous plaire
En doit estre luy seul l'heureux depositaire,
Et ne peut dignement vous confier qu'aux mains
A qui Rome a commis l'Empire des Humains.
Vous mesme consultez vos premieres années.
Claudius à son Fils les avoit destinées,
Mais c'étoit en un temps où de l'Empire entier
Il croyoit quelque jour le nommer l'Heritier.
Les Dieux ont prononcé. Loin de leur contredire,
C'est à vous de passer du costé de l'Empire.
En vain de ce present ils m'auroient honoré,
Si vostre cœur devoit en estre separé ;
Si tant de soins ne sont adoucis par vos charmes ;
Si tandis que je donne aux veilles, aux alarmes,
Des jours toûjours à plaindre, & toûjours enviez,
Je ne vais quelquefois respirer à vos piez.

Qu'Octavie à vos yeux ne fasse point d'ombrage.
Rome aussi bien que moy vous donne son suffrage,
Repudie Octavie, & me fait dénoüer
Un Hymen que le Ciel ne veut point avoüer.
Songez-y donc, Madame, & pesez en vous mesme
Ce choix digne des soins d'un Prince qui vous aime ;
Digne de vos beaux yeux trop long-temps captivez,
Digne de l'Univers à qui vous vous devez.

J U N I E .

Seigneur, avec raison je demeure estonnée.

Je me voy dans le cours d'une même journée
Comme une Criminelle amenée en ces lieux :
Et lors qu'avec frayeur je parois à vos yeux,
Que sur mon innocence à peine je me fie,
Vous m'offrez tout d'un coup la place d'Octavie.
J'ose dire pourtant que je n'ay mérité
Ny cet excès d'honneur, ny cette indignité.
Et pouvez-vous, Seigneur, souhaiter qu'une Fille,
Qui vit presque en naissant éteindre sa Famille,
Qui dans l'obscurité nourrissant sa douleur
S'est fait une vertu conforme à son malheur,
Passe subitement de cette nuit profonde
Dans un rang qui l'expose aux yeux de tout le monde,
Dont je n'ay pu de loin soutenir la clarté,
Et dont une autre enfin remplit la majesté ?

N E R O N .

Je vous ay déjà dit que je la repudie.

Ayez moins de frayeur, ou moins de modestie.
N'accusez point icy mon choix d'aveuglement.
Je vous répons de vous, consentez seulement.
Du sang dont vous sortez rappelez la mémoire,
Et ne préférez point à la solide gloire
Des honneurs dont César pretend vous revestir,
La gloire d'un refus, sujet au repentir.

J U N I E .

Le Ciel connoît, Seigneur, le fond de ma pensée.

Je ne me flate point d'une gloire insensée.
Je fçay de vos prefens mesurer la grandeur.
Mais plus ce rang sur moy répandroit de splendeur,
Plus il me feroit honte & mettroit en lumiere
Le crime d'en avoir dépouillé l'heritiere.

N E R O N .

C'est de ses interets prendre beaucoup de soin,

Madame, & l'amitié ne peut aller plus loin.
Mais ne nous flatons point, & laissons le mystere.
La Sœur vous touche icy beaucoup moins que le Frere,
Et pour Britannicus...

J U N I E .

Il a scû me toucher,

Seigneur, & je n'ay point pretendu m'en cacher.
Cette sincerité sans doute est peu discrete,
Mais toujours de mon cœur ma bouche est l'interprete.
Absente de la Cour je n'ay pas dû penser,
Seigneur, qu'en l'art de feindre il falut m'exercer.
J'aime Britannicus. Je luy fus destinée
Quand l'Empire sembloit suivre son hymenée.
Mais ces mesmes malheurs qui l'en ont écarté,
Ses honneurs abolis, son Palais deserté,
La fuite d'une Cour que sa chute a bannie,
Sont autant de liens qui retiennent Junie.
Tout ce que vous voyez conspire à vos desirs,
Vos jours toujours sereins coulent dans les plaisirs.
L'Empire en est pour vous l'inépuisable source,
Ou si quelque chagrin en interromp la course,
Tout l'Univers soigneux de les entretenir
S'empresse à l'effacer de vostre souvenir.

Britannicus est seul. Quelque ennuy qui le presse
Il ne voit dans son fort que moy qui s'intéresse,
Et n'a pour tout plaisir, Seigneur, que quelques pleurs
Qui luy font quelquefois oublier ses malheurs.

N E R O N .

Et ce sont ces plaisirs, & ces pleurs que j'envie,

Que tout autre que luy me payroit de sa vie.
Mais je garde à ce Prince un traitement plus doux.
Madame, il va bien-tôt paroître devant vous.

J U N I E .

Ah, Seigneur, vos vertus m'ont toujours rassurée.

N E R O N .

Je pouvois de ces lieux luy défendre l'entrée.

Mais, Madame, je veux prévenir le danger,
Où son ressentiment le pourroit engager.
Je ne veux point le perdre. Il vaut mieux que luy-mesme
Entende son Arrest de la bouche qu'il aime.
Si ses jours vous sont chers, éloignez-le de vous
Sans qu'il ait aucun lieu de me croire jaloux.
De son bannissement prenez sur vous l'offense,
Et soit par vos discours, soit par vostre silence,
Du moins par vos froideurs, faites luy concevoir
Qu'il doit porter ailleurs ses vœux & son espoir.

J U N I E .

Moy ! Que je luy prononce un Arrest si severe.

Ma bouche mille fois luy jura le contraire.
Quand mesme jusques-là je pourrois me trahir,
Mes yeux luy défendront, Seigneur, de m'obeyr.

N E R O N .

Caché près de ces lieux je vous verray, Madame.

Rẽfermez vofre amour dans le fond de vofre ame.
Vous n'aurez point pour moy de langages secrets.
J'entendray des regards que vous croirez muets.

Et fa perte fera l'infailible falaire
D'un geste, ou d'un foûpir échappé pour luy plaire.

J U N I E .

Helas ! fi j'ofe encor former quelques fouhaits,
Seigneur, permettez-moy de ne le voir jamais.

Scène IV.

NERON, JUNIE, NARCISSE.

N A R C I S S E .

B Ritannicus, Seigneur, demande la Princeffe.
Il approche.

N E R O N .

Qu'il vienne.

J U N I E .

Ah Seigneur !

N E R O N .

Je vous laiffe.

Sa fortune dépend de vous plus que de moy.
Madame, en le voyant, songez que je vous voy.

Scène V.

JUNIE, NARCISSE.

J U N I E .

A H, cher Narcisse, cours au devant de ton Maître.
Dy luy... Je suis perduë, & je le voy paroître.

Scène VI.

JUNIE, BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS .

M Adame, quel bon-heur me rapproche de vous ?

Quoy je puis dõc jouir d'un entretiẽ si doux ?
Mais parmy ce plaisir quel chagrin me devore !
Helas ! puis-je espérer de vous revoir encore ?
Faut-il que je dérobe avec mille détours
Un bon-heur que vos yeux m'accordoient tous les jours ?

Quelle nuit ! Quel réveil ! Vos pleurs, vostre prefence
N'ont point de ces cruels defarmé l'insolence ?
Que faisoit vostre Amant ? Quel demon envieux
M'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux ?
Helas ! dans la frayeur dont vous estiez atteinte
M'avez-vous en secret adressé quelque plainte ?
Ma Princesse, avez-vous daigné me souhaiter ?
Sõgiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter ?
Vous ne me dites rien ? Quel accueil ! Quelle glace !
Est-ce ainfi que vos yeux consolent ma disgrâce ?
Parlez. Nous sommes seuls. Nostre ennemy trompé
Tandis que je vous parle est ailleurs occupé.
Ménageons les momens de cette heureuse absence.

JUNIE .

Vous estes en des lieux tout pleins de sa puissance.

Ces murs mesmes, Seigneur, peuvent avoir des yeux,
Et jamais l'Empereur n'est absent de ces lieux.

BRITANNICUS .

Et depuis quand, Madame, estes-vous si craintive ?

Quoy déjà vostre amour souffre qu'on le captive ?
Qu'est devenu ce cœur qui me juroit toûjours

De faire à Neron mesme envier nos amours ?
Mais bannissez, Madame, une inutile crainte.
La foy dans tous les cœurs n'est pas encore esteinte.
Chacun semble des yeux approuver mon courroux ;
La Mere de Neron se declare pour nous ;
Rome de sa conduite elle mesme offensée...

J U N I E .

Ah Seigneur, vous parlez contre vostre pensée.

Vous mesme vous m'avez avoüé mille fois
Que Rome le loüoit d'une commune voix.
Toujours à sa vertu vous rendiez quelque hōmage.
Sans doute la douleur vous dicte ce langage.

B R I T A N N I C U S .

Ce discours me surprend, il le faut avoüer.

Je ne vous cherchois pas pour l'entendre loüer.
Quoy pour vous confier la douleur qui m'accable
A peine je dérobe un moment favorable.
Et ce moment si cher, Madame, est consumé
A loüer l'ennemy dont je suis opprimé ?
Qui vous rend à vous même en un jour si contraire ?
Quoy mesme vos regards ont appris à se taire ?
Que vois-je ? Vous craignez de rencontrer mes yeux ?
Neron vous plairait-il ? Vous serois-je odieux ?
Ah ! si je le croyois... Au nom des Dieux, Madame,
Esclaircissez le trouble où vous jettez mon ame.
Parlez. Ne suis-je plus dans vostre souvenir ?

J U N I E .

Retirez-vous, Seigneur, l'Empereur va venir.

BRITANNICUS.

Après ce coup, Narcisse, à qui doy-je m'attendre ?

Scène VII.

NERON, JUNIE, NARCISSE.

NERON.

M Adame...

JUNIE.

Non, Seigneur, je ne puis rien entendre.

Vous estes obey. Laissez couler du moins
Des larmes, dont les yeux ne seront pas témoins.

Scène VIII.

NERON, NARCISSE.

N E R O N .

H É bien de leur amour tu vois la violence,
Narcisse, elle a paru jusques dans son silence.
Elle aime mon Rival, je ne puis l'ignorer.
Mais je mettray ma joye à le desesperer.
Je me fay de sa peine une image charmante,
Et je l'ay veu douter du cœur de son Amante.
Je la fuy. Mon Rival t'attend pour éclater
Par de nouveaux soupçons, va cours le tourmenter.
Et tandis qu'à mes yeux on le pleure, on l'adore,
Fay luy payer bien cher un bon-heur qu'il ignore.

N A R C I S S E , seul.

La fortune t'appelle une seconde fois,
Narcisse, voudrois tu refister à sa voix ?
Suivons jusques au bout ses ordres favorables,
Et pour nous rēdre heureux perdons les miserables.

ACTE III.

Scène PREMIERE.

NERON, BURRHUS.

B U R R H U S .

P

Allas obeïra, Seigneur.

N E R O N .

Et de quel œil

Ma Mere a-t-elle veu confondre son orgueil ?

B U R R H U S .

Ne doutez point, Seigneur, que ce coup ne la frappe,

Qu'en reproches bien tost sa douleur ne s'échappe.
Ses transports dès long-temps commencent d'éclater.
A d'inutiles cris puissent-ils s'arrester.

N E R O N .

Quoy ? De quelque dessein la croyez-vous capable ?

B U R R H U S .

Agrippine, Seigneur, est toujours redoutable.

Rome, & tous vos Soldats honorent les Ayeux,
Germanicus son Pere est present à leurs yeux.

Elle fait son pouvoir : Vous savez son courage.
Et ce qui me la fait redouter d'avantage,
C'est que vous appuyez vous même son courroux,
Et que vous luy donnez des armes contre vous.

N E R O N .

Moy, Burrhus ?

B U R R H U S .

Cet amour, Seigneur, qui vous possède...

N E R O N .

Je vous entens, Burrhus, le mal est sans remede.

Mon cœur s'en est plus dit que vous ne m'en direz.
Il faut que j'aime enfin.

B U R R H U S .

Vous vous le figurez,

Seigneur, & fatiffait de quelque resistance
Vous redoutez un mal foible dans la naissance.
Mais si dans la fierté vostre cœur affermy
Vouloit ne point s'entendre avec son ennemy,
Si de vos premiers ans vous consultiez la gloire,
Si vous daigniez, Seigneur, rappeler la memoire
Des vertus d'Octavie, indignes de ce prix,
Et de son chaste amour vainqueur de vos mépris ;
Sur tout si de Junie évitant la presence
Vous condâniez vos yeux à quelques jours d'absence,
Croyez-moy, quelque amour qui semble vous charmer,
On n'aime point, Seigneur, si l'on ne veut aimer.

N E R O N .

Je vous croiray, Burrhus, lors que dans les alarmes

Il faudra soutenir la gloire de nos armes,
Où lors que plus tranquille assis dans le Senat
Il faudra decider du destin de l'Estat :
Je m'en reposeray sur votre experience.
Mais, croyez-moy, l'Amour est une autre science,

Burrhus, & je ferois quelque difficulté
D'abaisser jusques-là votre severité.
Adieu, je souffre trop éloigné de Junie.

Scène II.

B U R R H U S , seul.

H É bien, Burrhus, Neron découvre son genie.

Cette ferocité que tu croyois fléchir
De tes foibles liens est preste à s'affranchir.
En quels excez peut-estre elle va se répandre !
O dieux ! En ce mal-heur quel conseil dois-je prèdre ?
Seneque, dont les soins me devoient soulager,
Occupé loin de Rome, ignore ce danger.
Mais quoy ? Si d'Agrippine excitant la tendresse
Je pouvois... La voicy, mon bon-heur me l'adresse.

Scène III.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

A G R I P P I N E .

H É bien, je me trompois, Burrhus, dans mes soupçons ?

Et vous vous signalez par d'illustres leçons.
On exile Pallas, dont le crime peut-être
Est d'avoir à l'Empire élevé vostre Maître.
Vous le sçavez trop bien. Jamais sans ses avis
Claude qu'il gouvernoit n'eust adopté mon Fils.
Que dis-je ? A son Espouse on donne une Rivale.
On affranchit Neron de la foy conjugale.
Digne employ d'un Ministre ennemy des Flatteurs,
Choisi pour mettre un frein à ses jeunes ardeurs,
De les flatter luy-mesme, & nourrir dans son ame
Le mépris de sa Mere & l'oubly de sa Femme !

B U R R H U S .

Madame, jusqu'icy c'est trop tost m'accuser.

L'Empereur n'a rien fait qu'on ne puisse excuser.
N'imputez qu'à Pallas un exil nécessaire,
Son orgueil des long-temps exigeoit ce salaire,
Et l'Empereur ne fait qu'accomplir à regret
Ce que toute la Cour demandoit en secret.
Le reste est un malheur qui n'est point sans ressource.
Des larmes d'Octavie on peut tarir la source.

Mais calmez vos trāsports. Par un chemin plus doux
Vous luy pourrez pluſtoſt ramener ſon Eſpoux.
Les menaffes, les cris le rendront plus farouche.

A G R I P P I N E .

Ah ! L'on s'efforce en vain de me fermer la bouche.

Je voy que mon ſilence irrite vos dēdains,
Et c'eſt trop reſpecter l'ouvrage de mes mains.
Pallas n'emporte pas tout l'appuy d'Agrippine,
Le Ciel m'en laiſſe aſſez pour vanger ma ruine.
Le Fils de Claudius commence à reſſentir
Des crimes, dont je n'ay que le ſeul repentir.
J'iray, n'en doutez point, le monſtrer à l'Armée,
Plaindre aux yeux des Soldats ſon enſāce opprimée,
Leur faire à mon exemple expier leur erreur.
On verra d'un coſté le Fils d'un Empereur,
Redemandant la foy jurée à ſa famille,
Et de Germanicus on entendra la Fille ;
De l'autre l'on verra le Fils d'Enobarbus,
Appuyé de Seneque, & du Tribun Burrhus,
Qui tous deux de l'exil rappelez par moy-meſme
Partagent à mes yeux l'autorité ſuprême.
De nos crimes communs je veux qu'on ſoit inſtruit.
On ſçaura les chemins par où je l'ay conduit.
Pour rendre ſa puiffance & la voſtre odieufes,
J'avoūray les rumeurs les plus injurieufes.
Je confeſſeray tout, exils, aſſaſſinats,
Poifon meſme...

B U R R H U S .

Madame, ils ne vous croiront pas.

Ils ſçauront recuſer l'injuſte ſtratagême
D'un témoin irrité qui s'accuſe luy-meſme.

Pour moy qui le premier seconday vos desseins,
Qui fis mesme jurer l'Armée entre ses mains.

Je ne me repens point de ce zele sincere.
Madame, c'est un Fils, qui succede à son Pere.
En adoptant Neron, Claudius par son choix
De son Fils & du vostre a confondu les droits.
Rome l'a pû choisir. Ainsi sans estre injuste
Elle choisit Tibere adopté par Auguste,
Et le jeune Agrippa de son sang descendu
Se vit exclus d'un rang vainement pretendu.
Sur tant de fondemens sa puissance establie
Par vous même aujourd'huy ne peut-estre affoiblie.
Et s'il m'écoute encor, Madame, sa bonté
Vous en fera bien-tost perdre la volonté.
J'ay commencé, je vais poursuivre mon ouvrage.

Scène IV.

AGRIPPINE, ALBINE.

A L B I N E .

D Ans quel emportemēt la douleur vous engage,
Madame ! L'Empereur puisse-t-il l'ignorer !

A G R I P P I N E .

Ah luy-mesme à mes yeux puisse-t-il se monstrier !

A L B I N E .

Madame, au nom des Dieux, cachez vostre colere.

Quoy pour les interests de la Sœur ou du Frere

Faut-il sacrifier le repos de vos jours ?

Contraindrez-vous Cesar jusques dans ses amours ?

A G R I P P I N E .

Quoy tu ne vois donc pas jusqu'où l'on me ravale,

Albine ? C'est à moy qu'on donne une Rivale.

Bien-toit si je ne romps ce funeste lien,

Ma place est occupée, & je ne suis plus rien.

Jusqu'icy d'un vain titre Octavie honorée

Inutile à la Cour, en estoit ignorée.

Les graces, les honneurs par moy seule versez

M'attiroient des mortels les vœux interessez.

Une autre de Cesar a surpris la tendresse,

Elle aura le pouvoir d'Espouse & de Maistresse,

Le fruit de tant de soins, la pompe des Cefars,

Tout deviendra le prix d'un seul de ses regards.

Que dis-je ? L'on m'évite & déjà délaissée...

Ah je ne puis, Albine, en souffrir la pensée.

Quand je devrois du Ciel haister l'Arrest fatal,

Neron, l'ingrat Neron... Mais voicy son Rival.

Scène V.

BRITANNICUS, AGRIPPINE, NARCISSE, ALBINE.

BRITANNICUS .

N Os ennemis communs ne sont pas invincibles,

Madame. Nos mal-heurs trouvent des cœurs sensibles.
Vos amis & les miens jusqu'alors si secrets,
Tandis que nous perdions le temps en vains regrets,
Animez du courroux qu'allume l'injustice
Viennent de confier leur douleur à Narcisse.
Neron n'est pas encore tranquille possesseur
De l'Ingrate, qu'il aime au mépris de ma Sœur.
Si vous êtes toujours sensible à son injure,
On peut dans son devoir ramener le Parjure.
La moitié du Senat s'intéresse pour nous.
Sylla, Pison, Plautus...

AGRIPPINE .

Prince que dites-vous ?

Sylla, Pison, Plautus ! Les chefs de la Noblesse !

BRITANNICUS .

Madame, je voy bien que ce discours vous blesse,

Et que votre courroux tremblant, irresolu,
Craint déjà d'obtenir tout ce qu'il a voulu.
Non, vous avez trop bien établi ma disgrâce.
D'aucun Amy pour moy ne redoutez l'audace.

Il ne m'en reste plus, & vos soins trop prudens
Les ont tous écartez ou seduits dès long-temps.

A G R I P P I N E .

Seigneur, à vos soupçons donnez moins de creance

Nostre salut depend de nostre intelligence.
J'ay promis, il suffit. Malgré vos ennemis
Je ne revoque rien de ce que j'ay promis.
Le coupable Neron fuit en vain ma colere.
Toft ou tard il faudra qu'il entende sa Mere.
J'essayray tour à tour la force & la douceur.
Où moy-mesme avec moy conduisant vostre Sœur,
J'iray semer par tout ma crainte & ses alarmes,
Et ranger tous les cœurs du party de ses larmes.
Adieu. J'affiegeray Neron de toutes parts.
Vous, si vous m'en croyez, évitez ses regards.

Scène VI.

BRITANNICUS, NARCISSE.

B R I T A N N I C U S .

N E m'as-tu point flatté d'une fausse esperance ?
Puis-je sur ton recit fonder quelque assurâce,
Narcisse ?

N A R C I S S E .

Ouy. Mais, Seigneur, ce n'est pas en ces lieux

Qu'il faut développer ce mystere à vos yeux.

Sortons. Qu'attendez-vous ?

B R I T A N N I C U S .

Ce que j'attens, Narcisse ?

Helas !

N A R C I S S E .

Expliquez-vous.

B R I T A N N I C U S .

Si par ton artifice,

Je pouvois revoir...

N A R C I S S E .

Qui ?

B R I T A N N I C U S .

J'en rougis. Mais enfin

D'un cœur moins agité j'attendrois mon destin.

N A R C I S S E .

Après tous mes discours vous la croyez fidelle ?

BRITANNICUS .

Non, je la croy, Narcisse, ingrate, criminelle,

Digne de mon courroux. Mais je sens malgré moy,
Que je ne le croy pas autant que je le doy.
Dans les égaremens mon cœur opiniastre
Luy preste des raisons, l'excuse, l'idolâtre.
Je voudrois vaincre enfin mon incredulité,
Je la voudrois haïr avec tranquillité.
Et qui croira qu'un cœur si grand en apparence,
D'une infidelle Cour ennemy dès l'enfance,
Renonce à tant de gloire, & dès le premier jour
Trame une perfidie, inouïe à la Cour ?

NARCISSE .

Et qui sçait si l'Ingrate en sa longue retraite

N'a point de l'Empereur medité la défaite ?
Trop seure que ses yeux ne pouvoient se cacher
Peut-estre elle fuyoit pour se faire chercher,

Pour exciter Cefar par la gloire penible
De vaincre une fierté jusqu'alors invincible.

BRITANNICUS .

Je ne la puis donc voir ?

NARCISSE .

Seigneur, en ce moment

Elle reçoit les vœux de son nouvel Amant.

BRITANNICUS .

Hé bien, Narcisse, allons. Mais que vois-je ? C'est elle.

N A R C I S S E .

Ah Dieux ! A l'Empereur portons cette nouvelle.

Scène VII.

BRITANNICUS, JUNIE.

J U N I E .

R Etirez-vous, Seigneur, & fuyez un courroux

Que ma perseverance allume contre vous.
Neron est irrité. Je me suis échappée
Tandis qu'à l'arrester sa Mere est occupée.
Adieu, reservez-vous, sans bleffer mon amour,
Au plaisir de me voir justifier un jour.
Votre image sans cesse est presente à mon ame.
Rien ne l'en peut bannir.

B R I T A N N I C U S .

Je vous entens, Madame.

Vous voulez que ma fuite assure vos desirs,
Que je laisse un châp libre à vos nouveaux sôûpirs.

Sans doute, en me voyant, une pudeur secrete
Ne vous laisse gouster qu'une joye inquiete.
Hé bien il faut partir.

J U N I E .

Seigneur, fans m'imputer...

B R I T A N N I C U S .

Ah ! vous deviez du moins plus long-temps disputer.

Je ne murmure point qu'une amitié commune
Se range du party que flatte la fortune,
Que l'éclat d'un Empire ait pû vous ébloüir ;
Qu'aux dépens de ma Sœur vous en vouliez jouïr.
Mais que de ces grandeurs cōme une autre occupée
Vous m'en ayez paru si long-temps détrompée ;
Non, je l'avouë encor, mon cœur desespéré
Contre ce seul mal-heur n'étoit point préparé.
J'ay veu sur ma ruine élever l'injustice.
De mes Perfecuteurs j'ay veu le Ciel complice.
Tât d'horreurs n'avoïët point épuisé son courroux,
Madame. Il me restoit d'estre oublié de vous.

J U N I E .

Dans un temps plus heureux ma juste impatience

Vous feroit repentir de vostre défiance.
Mais Neron vous menace. En ce pressant danger,
Seigneur, j'ay d'autres soins que de vous affliger.
Allez, rassurez-vous, & cessez de vous plaindre,
Neron nous écoutait, & m'ordonnoit de feindre.

B R I T A N N I C U S .

Quoy le cruel ?...

J U N I E .

Témoin de tout nostre entretien

D'un vifage fevere examinoit le mien,
Prest à faire sur vous éclater la vangeance
D'un geste, confident de nostre intelligence.

BRITANNICUS .

Neron nous écoutoit, Madame ! Mais, hélas !

Vos yeux auroient pû feindre & ne m'abuser pas.
Ils pouvoient me nommer l'auteur de cet outrage.
L'amour est-il muet, ou n'a-t-il qu'un langage ?
De quel trouble un regard pouvoit me preserver ?
Il falloit...

JUNIE .

Il falloit me taire, & vous sçauver.

Combien de fois, hélas ! puis qu'il faut vous le dire,
Mon cœur de son desordre alloit-il vous instruire ?
De combien de soupirs interrompant le cours
Ay-je évité vos yeux que je cherchois toujours !
Quel tourment de se taire en voyant ce qu'on aime !
De l'entendre gemir, de l'affliger soy-mesme,
Lors que par un regard on peut le consoler !
Mais quels pleurs ce regard auroit-il fait couler !
Ah ! dans ce souvenir inquiete, troublée,
Je ne me sentoits pas assez dissimulée.
De mon front effrayé je craignois la palseur,
Je trouvois mes regards, trop pleins de ma douleur.
Sans cesse il me sembloit que Neron en colere
Me venoit reprocher trop de soin de vous plaire,
Je craignois mon amour vainement renfermé,
Enfin, j'aurois voulu n'avoir jamais aimé.
Hélas ! pour son bon-heur, Seigneur, & pour le nôtre,
Il n'est que trop instruit de mon cœur & du vostre.

Allez encore un coup, cachez vous à ses yeux.
Mon cœur plus à loisir vous éclaircira mieux.
De mille autres secrets j'aurois conte à vous rendre.

BRITANNICUS .

Ah ! N'en voilà que trop pour me faire comprendre,

Madame, mon bon-heur, mon crime, vos bontez.
Et sçavez-vous pour moy tout ce que vous quittez ?

Quand pourray-je à vos piez expier ce reproche ?

JUNIE .

Que faites-vous ? Helas, vostre Rival s'approche.

Scène VIII.

NERON, BRITANNICUS, JUNIE.

NERON .

P Rince, continuez des transports si charmans.

Je conçois vos bontez par ses remerciemens,
Madame, à vos genoux je viens de le surprendre.
Mais il auroit aussi quelque grace à me rendre,
Ce lieu le favorise, & je vous y retiens
Pour luy faciliter de si doux entretiens.

BRITANNICUS .

Je puis mettre à ses pieds ma douleur, ou ma joye,

Par tout où sa bonté consent que je la voye.

Et l'aspect de ces lieux, où vous la retenez

N'a rien dont mes regards doivent estre estonnez.

NERON .

Et que vous montrent-ils qui ne vous avertisse

Qu'il faut qu'on me respecte, & que l'on m'obeïsse ?

BRITANNICUS .

Ils ne nous ont pas veuë l'un & l'autre élever,

Moy pour vous obeïr, & vous pour me braver,

Et ne s'attendoient pas, lors qu'ils nous virent naître,

Qu'un jour Domitius me dût parler en maître.

NERON .

Ainsi par le destin nos vœux font traverser,

J'obeïffois alors, & vous obeïffez.

Si vous n'avez appris à vous laisser conduire,

Vous estes jeune encore, & l'on peut vous instruire.

BRITANNICUS .

Et qui m'en instruira ?

NERON .

Tout l'Empire à la fois,

Rome.

BRITANNICUS .

Rome met elle au nombre de vos droits

Tout ce qu'a de cruel l'injustice & la force,
Les emprisonnemens, le rapt, & le divorce ?

NERON .

Rome ne porte point ses regards curieux

Jusques dans des secrets que je cache à ses yeux.
Imitez son respect.

BRITANNICUS .

On sçait ce qu'elle en pense.

NERON .

Elle se tait du moins, imitez son silence.

BRITANNICUS .

Ainsi Neron commence à ne se plus forcer.

NERON .

Neron de vos discours commence à se lasser.

BRITANNICUS .

Chacun devoit benir le bon-heur de son regne.

NERON .

Heureux ou mal-heureux, il suffit qu'on me craigne.

BRITANNICUS .

Je connoy mal Junie, ou de tels sentimens

Ne meriteront pas les applaudissemens.

NERON .

Du moins si je ne sçay le secret de luy plaire,

Je sçay l'art de punir un Rival temeraire.

BRITANNICUS .

Pour moy, quelque peril qui me puisse accabler,

Sa seule inimitié peut me faire trembler.

NERON .

Souhaittez la. C'est tout ce que je vous puis dire.

BRITANNICUS .

Le bon-heur de luy plaire est le seul où j'aspire.

NERON .

Elle vous l'a promis, vous luy plairez toujours.

BRITANNICUS .

Je ne sçay pas du moins épier les discours.

Je la laisse expliquer sur tout ce qui me touche,

Et ne me cache point pour luy fermer la bouche.

N E R O N .

Je vous entens. Hé bien, Gardes.

J U N I E .

Que faites-vous ?

C'est votre Frere. Helas ! C'est un Amant jaloux.
Seigneur, mille mal-heurs persecutent sa vie.
Ah ! son bon-heur peut-il exciter votre envie ?
Souffrez que de vos cœurs rapprochant les liens,
Je me cache à vos yeux, & me dérobe aux siens.
Ma fuite arrêtera vos discordes fatales,
Seigneur, j'iray remplir le nombre des Vestales.
Ne lui disputez plus mes vœux infortunez,
Souffrez que les Dieux seuls en soient importunez.

N E R O N .

L'entreprise, Madame, est esrange & soudaine.

Dans son Appartement, Gardes, qu'on la ramène.
Gardez Britannicus dans celui de sa Sœur.

B R I T A N N I C U S .

C'est ainsi que Neron faisait disputer un cœur.

J U N I E .

Prince, sans l'irriter, cedons à cet orage.

N E R O N .

Gardes, obeïssiez, sans tarder d'avantage.

Scène IX.

NERON, BURRHUS.

B U R R H U S .

Q Ue vois-je ? O Ciel !

N E R O N , fans voir Burrhus.

Ainsi leurs feux sont redoublez.

Je reconnoy la main qui les a rassemblez.
Agrippine ne s'est présentée à ma veüe,
Ne s'est dans ses discours si long-temps estenduë,
Que pour faire jouer ce ressort odieux.
Qu'on sçache si ma Mere est encore en ces lieux.
Burrhus, dans ce Palais je veux qu'on la retienne,
Et qu'au lieu de sa Garde, on luy donne la mienne.

B U R R H U S .

Quoy, Seigneur ? fans l'oüir ? Une Mere ?

N E R O N .

Arrestez,

J'ignore quel projet, Burrhus, vous meditez.

Mais depuis quelques jours tout ce que je desire
Trouve en vous un Censeur, prest à me contredire.
Répondez m'en vous dis-je, ou sur vostre refus
D'autres me répondront & d'Elle, & de Burrhus.

ACTE IV.

Scène PREMIERE.

AGRIPPINE, BURRHUS

B U R R H U S .

O

UY Madame, à loisir vous pourrez vous défendre.

Cesar luy mesme icy consent de vous entendre.

Si son ordre au Palais vous a fait retenir,

C'est peut-estre à dessein de vous entretenir.

Quoy qu'il en soit, si j'ose expliquer ma pensée,

Ne vous souvenez plus qu'il vous ait offensée.

Preparez-vous plustost à luy tendre les bras.

Défendez-vous, Madame, & ne l'accusez pas.

Vous le voyez, c'est luy seul que la Cour envisage.

Quoy qu'il soit vostre Fils, & même vostre ouvrage,

Il est vostre Empereur. Vous estes, comme nous

Sujette à ce pouvoir qu'il a reçu de vous.

Selon qu'il vous menace, ou bien qu'il vous caresse,

La Cour autour de vous ou s'écarte ou s'empresse.

C'est son appuy qu'on cherche, en cherchant vôtre appuy.

Mais voicy l'Empereur.

A G R I P P I N E .

Qu'on me laisse avec luy.

Scène II.

AGRIPPINE, NERON.

A G R I P P I N E , s'asseyant.

A Pprochez-vous, Neron, & prenez vostre place.
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse.
J'ignore de quel crime on a pû me noircir.
De tous ceux que j'ay faits je vais vous éclaircir.
Vous réglez. Vous sçavez combien vostre naissance
Entre l'Empire & vous avoit mis de distance.
Les droits de mes Ayeux que Rome a consacrez,
Estoiert mesme, sans moy, d'inutiles degrez.
Quand de Britannicus la Mere condamnée
Laiſſa de Claudius disputer l'Hymenée,
Parmy tant de Beutez qui briguerent son choix,
Qui de ses Affranchis mandierent les voix,
Je fouhaittay son lit, dans la seule pensée
De vous laisser au Trône, où je serois placée.
Je fléchis mon orgueil, j'allay prier Pallas.
Son Maître chaque jour caressé dans mes bras

Prit insensiblement dans les yeux de sa Nièce
L'amour, où je voulois amener sa tendresse.
Mais ce lien du sang qui nous joignoit tous deux

Ecartoit Claudius d'un lit incestueux.
Il n'osoit épouser la Fille de son Frere.
Le Senat fut séduit. Une loy moins severe
Mit Claude dans mon lit, & Rome à mes genoux.
C'étoit beaucoup pour moy, ce n'étoit rien pour vous.
Je vous fis sur mes pas entrer dans la Famille.
Je vous nommay son Gendre, & vous donnay la Fille.
Silanus qui l'aimoit, s'en vit abandonné,
Et marqua de son sang ce jour infortuné.
Ce n'étoit rien encore. Eussiez-vous pû pretendre
Qu'un jour Claude à son Fils dût preferer son Gendre ?
De ce mesme Pallas j'imploray le secours,
Claude vous adopta, vaincu par ses discours,
Vous appella Neron, & du pouvoir suprême
Voulut avant le temps vous faire part luy-mesme.
C'est alors que chacun rappelant le passé
Découvrit mon dessein, déjà trop avancé,
Que de Britannicus la disgrâce future
Des amis de son Pere excita le murmure.
Mes promesses aux uns ébloüirent les yeux,
L'exil me délivra des plus seditieux.
Claude même lassé de ma plainte éternelle
Esloigna de son Fils tous ceux, de qui le zele
Engagé dès long-temps à suivre son destin,
Pouvoit du Trône encor luy rouvrir le chemin.
Je fis plus : Je choisis moy-même dans ma fuite
Ceux à qui je voulois qu'on livrast la conduite.
J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
Des Gouverneurs que Rome honoroit de sa voix.

Je fus sourde à la brigue, & crus la Renommée.
J'appellay de l'exil, je tiray de l'Armée,
Et ce même Seneque, & ce même Burrhus,
Qui depuis... Rome alors estimoit leurs vertus.
De Claude en même temps épuisant les richesses
Ma main, sous vôtre nom, répandoit ses largesses.
Les Spectacles, les dons, invincibles appas

Vous attiroient les cœurs du Peuple, & des Soldats,
Qui d'ailleurs, réveillant leur tendresse première
Favorisoient en vous Germanicus mon Père.
Cependant Claudius panchoit vers son déclin.
Ses yeux, long-temps fermés s'ouvrirent à la fin.
Il connût son erreur. Occupé de sa crainte
Il laissa pour son Fils échapper quelque plainte,
Et voulût, mais trop tard, assembler ses Amis.
Ses Gardes, son Palais, son lit m'étoient soumis.
Je luy laissay sans fruit consumer sa tendresse,
De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse,
Mes soins, en apparence épargnant ses douleurs,
De son Fils, en mourant, luy cachèrent les pleurs.
Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.
J'arrêtay de sa mort la nouvelle trop prompte :
Et tandis que Burrhus alloit secrètement
De l'Armée en vos mains exiger le serment.
Que vous marchiez au Camp, conduit sous mes auspices,
Dans Rome les Autels fumaient de sacrifices,
Par mes ordres trompeurs tout le Peuple excité
Du Prince déjà mort demandoit la santé.
Enfin des Legions l'entière obéissance
Ayant de votre Empire affermy la puissance,
On vit Claude, & le Peuple étonné de son sort
Apprit en même temps votre règne, & sa mort.

C'est le sincère aveu que je voulois vous faire.
Voilà tous mes forfaits. En voicy le salaire.

Du fruit de tant de soins à peine jouissant
En avez vous six mois paru reconnoissant,
Que lassé d'un respect, qui vous gênoit peut-être,
Vous avez affecté de ne me plus connoître.
J'ay vû Burrhus, Seneque, aigrissant vos soupçons
De l'infidélité vous tracer des leçons,
Ravis d'être vaincus dans leur propre science.
J'ay veu favoriser de votre confiance
Othon, Senecion, jeunes voluptueux,

Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux.
Et lors que vos mépris excitant mes murmures,
Je vous ay demandé raison de tant d'injures,
(Seul recours d'un Ingrat qui se voit confondu)
Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
Aujourd'huy je promets Junie à vostre Frere,
Ils se flattent tous deux du choix de vostre Mere,
Que faites-vous ? Junie enlevée à la Cour
Devient en une nuit l'objet de vostre amour.
Je voy de vostre cœur Octavie effacée
Preste à sortir du lit, où je l'avois placée.
Je voy Pallas banny, vostre Frere arrêté,
Vous attendez enfin jusqu'à ma liberté,
Burrhus ose sur moy porter ses mains hardies.
Et lors que convaincu de tant de perfidies
Vous deviez ne me voir que pour les expier,
C'est vous, qui m'ordonnez de me justifier.

N E R O N .

Je me souviens toujours que je vous doy l'Empire.

Et sans vous fatiguer du soin de le redire,
Vostre bonté, Madame, avec tranquillité
Pouvoit se reposer sur ma fidélité.

Aussi-bien ces soupçons, ces plaintes assidueës
Ont fait croire à tous ceux qui les ont entenduës,
Que jadis (j'ose icy vous le dire entre nous)
Vous n'aviez sous mō nom travaillé que pour vous.
Tant d'honneurs (disoient-ils) & *tant de déferences*
Sont-ce de ses bien-faits de foibles recompenses ?
Quel crime a donc commis ce Fils tant condamné ?
Est-ce pour obeyr qu'elle l'a couronné ?
N'est-il de son pouvoir que le Dépositaire ?
Non, que si jusques-là j'avois pû vous complaire,
Je n'eusse pris plaisir, Madame, à vous ceder
Ce pouvoir que vos cris sembloient redemander.

Mais Rome veut un Maître, & non une Maîtresse.
Vous entendiez les bruits qu'excitoit ma foiblesse.
Le Senat chaque jour, & le Peuple irritez
De s'oïr par ma voix dicter leurs volontez,
Publioient qu'en mourant Claude avec sa puissance
M'avoit encor laissé sa simple obeïssance.
Vous avez veu cent fois nos Soldats en courroux
Porter en murmurant leurs Aigles devant vous,
Honteux de rabaisser par cét indigne usage
Les Heros, dont encore elles portent l'image.
Toute autre se feroit renduë à leurs discours,
Mais si vous ne regnez, vous vous plaignez toujours.
Avec Britannicus contre moy réunie
Vous le fortifiez du party de Junie,
Et la main de Pallas trame tous ces complots.
Et lors que, malgré moy, j'assure mon repos,
On vous voit de colere, & de haine animée.
Vous voulez presenter mon Rival à l'Armée.
Déjà jusques au Camp le bruit en a couru.

A G R I P P I N E .

Moy, le faire Empereur, Ingrat ? L'avez-vous crû ?

Quel feroit mon dessein ? Qu'aurois-je pû pretendre ?
Quels honneurs dans sa Cour, quel rang pourrois-je attendre ?
Ah ! si sous vostre Empire on ne m'épargne pas,
Si mes Accusateurs observent tous mes pas,
Si de leur Empereur ils poursuivent la Mere,
Que ferois-je au milieu d'une Cour estrangere ?
Ils me reprocheroient, non des cris impuissans,
Des desseins estouffez aussi-tost que naissans,
Mais des crimes pour vous commis à vostre veuë,
Et dont je ne serois que trop tost convaincuë.
Vous ne me trompez point, je voy tous vos détours,
Vous estes un Ingrat, vous le fustes toujours.
Dés vos plus jeunes ans mes soins & mes tendresses

N'ont arraché de vous que de feintes caresses.
Rien ne vous a pû vaincre, & vostre dureté
Auroit dû dans son cours arrester ma bonté.
Que je suis mal-heureuse ! Et par quelle infortune
Faut-il que tous mes soins me rendent importune ?
Je n'ay qu'un Fils. O Ciel, qui m'entens aujourd'huy,
T'ay-je fait quelques vœux qui ne fussent pour luy ?
Remors, crainte, perils, rien ne m'a retenuë.
J'ay vaincu les mépris, j'ay détourné ma veuë
Des mal-heurs qui dés-lors me furent annoncez.
J'ay fait ce que j'ay pû, vous regnez, c'est assez.
Avec ma liberté, que vous m'avez ravie,
Si vous le souhaitez prenez encor ma vie ;
Pourveu que par ma mort tout le Peuple irrité
Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant cousté.

N E R O N .

Hé bien donc, prononcez, que voulez-vous qu'on fasse ?

A G R I P P I N E .

De mes Accusateurs qu'on punisse l'audace,
Que de Britannicus on calme le courroux,
Que Junie à son choix puisse prendre un Espoux.
Qu'ils soiët libres tous deux, & que Pallas demeure,
Que vous me permettiez de vous voir à toute heure,
Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter,^[1]
A vostre porte enfin n'ose plus m'arrester.

N E R O N .

Ouy, Madame, je veux que ma reconnoissance

Deformais dans les cœurs grave vostre puissance,
Et je beny déjà cette heureuse froideur
Qui de nostre amitié va rallumer l'ardeur.

Quoy que Pallas ait fait, il fuffit, je l'oublie.
Avec Britannicus je me reconcilie,
Et quant à cét amour qui nous a feparez,
Je vous fais noftre arbitre, & vous nous jugerez.
Allez donc, & portez cette joye à mon Frere.
Gardes, qu'on obeïffe aux ordres de ma Mere.

Scène III.

NERON, BURRHUS.

B U R R H U S .

Que cette paix, Seigneur, & ces embrassemens
Vont offrir à mes yeux des spectacles charmãs !
Vous fçavez fi jamais ma voix luy fut contraire,
Si de fon amitié j'ay voulu vous diftraire,
Et fi j'ay meritè cét injufte courroux.

N E R O N .

Je ne vous flatte point, je me plaignois de vous,
Burrhus, je vous ay crus tous deux d'intelligence.
Mais fon inimitié vous rend ma confiance.
Elle fe hafte trop, Burrhus, de triompher.
J'embrasse mon Rival, mais c'eft pour l'étouffer.

B U R R H U S .

Quoy, Seigneur !

N E R O N .

C'en est trop. Il faut que la ruïne

Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine
Tant qu'il respirera je ne vy qu'à demy.
Elle m'a fatigué de ce nom ennemy,
Et je ne pretens pas que la coupable audace
Une seconde fois luy promette ma place.

B U R R H U S .

Elle va donc bien-tost pleurer Britannicus.

N E R O N .

Avant la fin du jour je ne le craindray plus.

B U R R H U S .

Et qui de ce dessein vous inspire l'envie ?

N E R O N .

Ma gloire, mon amour, ma fureté, ma vie.

B U R R H U S .

Non, quoy que vous disiez, cét horrible dessein

Ne fut jamais, Seigneur, conçu dans vostre sein.

N E R O N .

Burrhus !

B U R R H U S .

De vostre bouche, ô Ciel ! puis-je l'apprendre ?

Vous même sans fremir avez vous pû l'entendre ?
Sõgez-vous dans quel sang vous allez vous baigner ?
Neron dans tous les cœurs est-il las de regner ?
Que dira-t-on de vous ? Quelle est vostre pensée ?

N E R O N .

Quoy toûjours enchaîné de ma gloire passée

J'auray devant les yeux je ne sçay quel amour,
Que le hazard nous donne & nous ôte en un jour ?
Soûmis à tous leurs vœux, à mes desirs contraire
Suis-je leur Empereur seulement pour leur plaire ?

B U R R H U S .

Et ne suffit-il pas, Seigneur, à vos souhaits

Que le bon-heur public soit un de vos bien-faits ?
C'est à vous à choisir, vous estes encor maître.
Vertueux jusqu'icy, vous pouvez toûjours l'estre.
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus.
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime,

Soustenir vos rigueurs, par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantez.
Britannicus mourant excitera le zèle
De ses Amis tout prêts à prendre sa querelle.
Ces Vangeurs trouveront de nouveaux Défenseurs,

Qui même après leur mort auront des Successeurs.
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'Univers il vous faudra tout craindre,
Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
Ah ! de vos premiers ans l'heureuse expérience
Vous fait elle, Seigneur, haïr votre innocence ?
Songez-vous au bon-heur qui les a signalez ?
Dans quel repos, ô Ciel ! les avez-vous coulez !
Quel plaisir de penser & de dire en vous-même,
Par tout, en ce moment, on me benit, on m'aime.
On ne voit point le Peuple à mon nom s'allarmer;
Le Ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer.
Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage,
Je voy voler par tout les cœurs à mon passage !
Tels estoient vos plaisirs. Quel changement, ô Dieux !
Le sang le plus abject vous estoit précieux.
Un jour, il m'en souvient, le Senat équitable
Vous pressoit de souscrire à la mort d'un Coupable.
Vous résistiez, Seigneur, à leur sévérité,
Votre cœur s'accusoit de trop de cruauté,
Et plaignant les mal-heurs attachez à l'Empire,
Je voudrois, disiez-vous, ne sçavoir pas écrire.
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce mal-heur
Ma mort m'épargnera la veue & la douleur.
On ne me verra point survivre à votre gloire.
Si vous allez commettre une action si noire,

[2] Me voilà prest, Seigneur. Avant que de partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir.
Appellez les cruels qui vous l'ont inspirée,
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée.
Mais je voy que mes pleurs touchent mon Empereur.
Je voy que la vertu fremit de leur fureur.
Ne perdez point de temps, nommez-moy les perfides
Qui vous osent donner ces conseils parricides.
Appellez votre Frere. Oubliez dans ses bras...

N E R O N .

Ah ! Que demandez-vous !

B U R R H U S .

Non, il ne vous hait pas,

Seigneur, on le trahit, je sçay son innocence,
Je vous répons pour luy de son obeïssance.
J'y cours. Je vais presser un entretien si doux.

N E R O N .

Dans mon Appartement qu'il m'attende, avec vous.

Scène IV.

NERON, NARCISSE.

N A R C I S S E .

S Eigneur, j'ay tout preveu pour une mort si juste.

Le poison est tout prest. La fameuse Locuste
A redoublé pour moy les soins officieux.
Elle a fait expirer un Esclave à mes yeux ;
Et le fer est moins prompt pour trancher une vie.
Que le nouveau poison que sa main me confie.

N E R O N .

Narcisse, c'est assez, je reconnoy ce foin,
Et ne souhaitez pas que vous alliez plus loin.

N A R C I S S E .

Quoy pour Britannicus vostre haine affoiblie
Me défend...

N E R O N .

Ouy, Narcisse, on nous reconilie.

N A R C I S S E .

Je me garderay bien de vous en détourner,

Seigneur. Mais il s'est veu tantost emprisonner.
Cette offense en son cœur sera long-temps nouvelle.
Il n'est point de secrets que le temps ne revele,

Il sçaura que ma main luy devoit presenter
Un poison, que vostre ordre avoit fait apprêter.
Les Dieux de ce dessein puissent-ils le distraire !
Mais peut-estre il fera ce que vous n'osez faire.

N E R O N .

On répond de son cœur, & je vaincray le mien.

N A R C I S S E .

Et l'Hymen de Junie en est-il le lien ?

Seigneur, luy faites-vous encor ce sacrifice ?

N E R O N .

C'est prendre trop de soin. Quoy qu'il en soit, Narcisse,
Je ne le compte plus parmy mes Ennemis.

N A R C I S S E .

Agrippine, Seigneur, se l'étoit bien promis.
Elle a repris sur vous son souverain Empire.

N E R O N .

Quoy donc ? Qu'a-t-elle dit ? Et que voulez-vous dire ?

N A R C I S S E .

Elle s'en est vantée assez publiquement.

N E R O N .

De quoy ?

N A R C I S S E .

Qu'elle n'avoit qu'à vous voir un moment :

Qu'à tout ce grand éclat, à ce courroux funeste
On verroit succéder un silence modeste,
Que vous même à la Paix souscriviez le premier,
Heureux que sa bonté daignast tout oublier.

N E R O N .

Mais, Narcisse, dy-moy, que veux-tu que je fasse ?

Je n'ay que trop de pente à punir son audace.
Et si je m'en croyois, ce triomphe indiscret
Seroit bien-tôt suivi d'un éternel regret.

Mais de tout l'Univers quel fera le langage ?
Sur les pas des Tyrans veux-tu que je m'engage,
Et que Rome effaçant tant de titres d'honneur
Me laisse pour tous noms celui d'empoisonneur ?
Ils mettront ma vengeance au rang des parricides.

N A R C I S S E .

Et prenez-vous, Seigneur, leurs caprices pour guides ?

Avez-vous pretendu qu'ils se taisoient toujours ?
Est-ce à vous de prêter l'oreille à leurs discours ?
De vos propres desirs perdrez-vous la memoire ?
Et ferez-vous le seul que vous n'oserez croire ?
Mais, Seigneur, les Romains ne vous sont pas connus.
Non non, dans leurs discours ils sont plus retenus.
Tant de precaution affoiblit vostre regne.
Ils croiront en effet meriter qu'on les craigne.
Au joug depuis long-temps ils se sont façonnez.
Ils adorent la main qui les tient enchaînez.
Vous les verrez toujours ardens à vous complaire.
Leur prompte servitude a fatigué Tibere.
Moy-même revêtu d'un pouvoir emprunté,
Que je receus de Claude avec la liberté,
J'ay cent fois dans le cours de ma gloire passée
Tenté leur patience, & ne l'ay point lassée.
D'un empoisonnement vous craignez la noirceur ?
Faites perir le Frere, abandonnez la Sœur.
Rome sur ses Autels prodiguant les victimes,
Fussent-ils innocens, leur trouvera des crimes.
Vous verrez mettre au rang des jours infortunez :
Ceux où jadis la Sœur & le Frere sont nez.

N E R O N .

Narcisse, encore un coup, je ne puis l'entreprendre.

J'ay promis à Burrhus, il a falu me rendre.
Je ne veux point encore en luy manquant de foy
Donner à sa vertu des armes contre moy.

J'oppose à ses raisons un courage inutile,
Je ne l'écoute point avec un cœur tranquille.

N A R C I S S E .

Burrhus ne pense pas, Seigneur, tout ce qu'il dit.

Son adroitte vertu ménage son credit.
Ou plustost ils n'ont tous qu'une même pensée,
Ils verroient par ce coup leur puissance abaissée,
Vous seriez libre alors, Seigneur, & devant vous
Ces Maîtres orgueilleux fléchiroient comme nous.
Quoy donc ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire ?
Neron, s'ils en sont crus, n'est point né pour l'Empire.
Il ne dit, il ne fait, que ce qu'on luy prescrit,
Burrhus conduit son cœur, Senèque son esprit.
Pour toute ambition, pour vertu singuliere,
Il excelle à conduire un char dans la carriere,
A disputer des prix indignes de ses mains,
A se donner luy-même en spectacle aux Romains,
A venir prodiguer sa voix sur un theatre,
A reciter des chants, qu'il veut qu'on idolatre,
Tandis que des Soldats de momens en momens
Vont arracher pour luy les Applaudissemens.
Ah ne voulez vous pas les forcer à se taire ?

N E R O N .

Viens, Narcisse. Allons voir ce que nous devons faire.

ACTE V.

Scène PREMIERE.

BRITANNICUS, JUNIE.

B R I T A N N I C U S .

O

UY Madame, Neron (qui l'auroit pû penfer ?)

Dans son Appartement m'attend pour m'embrasser.
Il y fait de sa Cour inviter la Jeunesse.
Il veut que d'un Festin la pompe & l'allegresse
Confirment à leurs yeux la foy de nos sermens,
Et réchauffent l'ardeur de nos embrassemens.

Il éteint cet amour source de tant de haine,
Il vous fait de mon sort arbitre souveraine.
Pour moy, quoy que banny du rang de mes Ayeux,
Quoy que de leur dépouille il se pare à mes yeux,
Depuis qu'à mon amour cessant d'être contraire
Il semble me ceder la gloire de vous plaire,

Mon cœur, je l'avoüray, luy pardonne en secret,
Et luy laisse le reste avec moins de regret.
Quoy je ne seray plus séparé de vos charmes ?
Quoy même en ce momēt je puis voir sans allarmes
Ces yeux, que n'ont émus ny soupirs, ny terreur,
Qui m'ont sacrifié l'Empire & l'Empereur ?
Ah Madame ! Mais quoy ? Quelle nouvelle crainte
Tient parmy mes transports vostre joye en contrainte ?
D'où vient qu'en m'écoutant, vos yeux, vos tristes yeux

Avec de longs regards se tournent vers les Cieux ?
Qu'est-ce que vous craignez ?

J U N I E .

Je l'ignore moy-même.

Mais je crains.

B R I T A N N I C U S .

Vous m'aimez ?

J U N I E .

Helas, si je vous aime !

B R I T A N N I C U S .

Neron ne trouble plus notre félicité.

J U N I E .

Mais me répondez-vous de sa sincérité ?

B R I T A N N I C U S .

Quoy vous le soupçonnez d'une haine couverte ?

J U N I E .

Neron m'aimoit tantôt, il juroit votre perte.

Il me fuit, il vous cherche. Un si grand changement
Peut-il être, Seigneur, l'ouvrage d'un moment ?

B R I T A N N I C U S .

Cet ouvrage, Madame, est un coup d'Agrippine.

Elle a crû que ma perte entraînoit sa ruine.

Grace aux preventions de son esprit jaloux,
Nos plus grands ennemis ont combattu pour nous.
Je m'en fie aux transports qu'elle m'a fait paraître.
Je m'en fie à Burrhus. J'en croy même son Maître.
Je croy, qu'à mon exemple impuissant à trahir
Il hait à cœur ouvert, ou cesse de haïr.

J U N I E .

Seigneur, ne jugez pas de son cœur par le vôtre.

Sur des pas differens vous marchez l'un & l'autre.
Je ne connoy Neron & la Cour que d'un jour.
Mais (si je l'ose dire,) hélas ! dans cette Cour
Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pèse !
Que la bouche & le cœur font peu d'intelligence !
Avec combien de joye on y trahit sa foy !
Quel séjour étranger & pour vous & pour moy !

B R I T A N N I C U S .

Mais que son amitié soit véritable ou feinte,

Si vous craignez Neron, luy-même est-il sans crainte ?
Non, non, il n'ira point par un lâche attentat
Soulever contre-luy le Peuple & le Senat.
Que dis-je ? Il reconnoît sa dernière injustice.
Ses remords ont paru même aux yeux de Narcisse.
Ah s'il vous avoit dit, ma Princesse, à quel point...

J U N I E .

Mais Narcisse, Seigneur, ne vous trahit-il point ?

B R I T A N N I C U S .

Luy me trahir ? Hé quoy vous voulez d'oc, Madame,

Qu'à d'éternels soupçons j'abandonne mon ame ?
Seul de tous mes Amis Narcisse m'est resté.
L'a-t-on veu de mon Pere oublier la bonté ?
S'est-il rendu, Madame, indigne de la mienne ?
Neron de temps en temps souffre qu'il l'entretiène,
Je le sçay. Mais il peut, sans violer sa foy,
Tenir lieu d'Interprete entre Neron & moy.

Et pourquoy voulez-vous que mon cœur s'en défie ?

J U N I E .

Et que sçay-je ? Il y va, Seigneur, de vostre vie.

Tout m'est suspect. Je crains que tout ne soit seduit.
Je crains Neron. Je crains le mal-heur qui me fuit.
D'un noir pressentiment malgré moy prevenuë,
Je vous laisse à regret éloigner de ma veuë.
Helas ! Si cette paix, dont vous vous repaissez,
Couvroit contre vos jours quelques pieges dressez !
Si Neron irrité de nostre intelligence
Avoit choisi la nuit pour cacher sa vengeance !
S'il preparoit ses coups tandis que je vous vois !
Et si je vous parlois pour la dernière fois !
Ah Prince !

B R I T A N N I C U S .

Vous pleurez ! Ah ma chere Princesse !

Et pour moy jusques la vostre cœur s'intéresse ?
Quoy Madame, en un jour, où plein de sa grandeur
Neron croit ébloüir vos yeux de sa splendeur,
Dans des lieux où chacun me fuit & le revere,
Aux pompes de sa Cour preferer ma misere !
Quoy dans ce même jour, & dans ces mêmes lieux,
Refuser un Empire & pleurer à mes yeux !
Mais, Madame, arrestez ces pretieuses larmes ;

Mon retour va bien-tôt dissiper vos alarmes.
Je me rendrais suspect par un plus long séjour.
Adieu, je vais le cœur tout plein de mon amour
Au milieu des transports d'une aveugle Jeunesse,
Ne voir, n'entretenir que ma belle Princesse.
Adieu.

J U N I E .

Prince...

B R I T A N N I C U S .

On m'attend, Madame, il faut partir.

J U N I E .

Mais du moins attendez qu'on vous vienne avertir.

Scène II.

AGRIPPINE, BRITANNICUS, JUNIE.

A G R I P P I N E .

P Rince, que tardez-vous ? Partez en diligence.

Neron impatient se plaint de vostre absence.
La joye & le plaisir de tous les Conviez
Attend pour éclatter que vous vous embrassiez.
Ne faites point languir une si juste envie,
Allez. Et nous, Madame, allons chez Octavie.

B R I T A N N I C U S .

Allez, belle Junie, & d'un esprit content

Hâtez-vous d'embrasser ma Sœur qui vous attend.
Dés que je le pourray je reviens sur ses traces,
Madame, & de vos soins j'iray vous rendre graces.

Scène III.

AGRIPPINE, JUNIE.

A G R I P P I N E .

M Adame, ou je me trôpe, ou durant vos Adieux

Quelques pleurs répandus ont obscurcy vos yeux.
Puis-je sçavoir quel trouble a formé ce nuage ?
Doutez-vous d'une Paix, dont je fay mon ouvrage ?

J U N I E .

Après tous les ennuis que ce jour m'a cousté,

Ay-je pô rassurer mes esprits agités ?
Helas ! à peine encor je conçois ce miracle.
Quand même à vos bontez je craindrois quelque obstacle,
Le changement, Madame, est commun à la Cour,
Et toujours quelque crainte accompagne l'amour.

A G R I P P I N E .

Il suffit, j'ay parlé, tout a changé de face.

Mes soins à vos soupçons ne laissent point de place.
Je répons d'une Paix jurée entre mes mains,
Neron m'en a donné des gages trop certains.
Ah si vous aviez veu par combien de caresses
Il m'a renouvelé la foy de ses promesses !

Par quels embrassemens il vient de m'arrêter !
Ses bras dans nos Adieux ne pouvoient me quitter.
Sa facile bonté sur son front répandue
Jusqu'aux moindres secrets est d'abord descendue,
Il s'épanchoit en Fils, qui vient en liberté
Dans le sein de sa Mere oublier sa fierté.
Mais bien-tôt reprenant un visage severe,
Tel que d'un Empereur qui consulte sa Mere,
Sa confiance auguste a mis entre mes mains
Des secrets d'où dépend le destin des humains.
Non, il le faut icy confesser à sa gloire.
Son cœur n'enferme point une malice noire,
Et nos seuls ennemis alterant sa bonté,
Abusoient contre nous de sa facilité.
Mais enfin à son tour leur puissance decline.
Rome encore une fois va connoître Agrippine.
Déjà, de ma faveur on adore le bruit.
Cependant en ces lieux n'attendons pas la nuit,
Passons chez Octavie, & donnons luy le reste
D'un jour autant heureux que je l'ay crû funeste.
Mais qu'est-ce que j'entens ? Quel tumulte confus ?
Que peut-on faire ?

J U N I E .

O Ciel ! fauvez Britannicus.

Scène IV.

AGRIPPINE, JUNIE, BURRHUS.

A G R I P P I N E .

B Urrhus, où courez-vous ? Arrêtez. Que veut dire...

B U R R H U S .

Madame, c'en est fait, Britannicus expire.

J U N I E .

Ah mon Prince !

A G R I P P I N E .

Il expire ?

B U R R H U S .

Ou plutôt il est mort,

Madame.

J U N I E .

Pardonnez, Madame, à ce transport.

Je vais le secourir, si je puis, ou le fuivre.

Scène V.

AGRIPPINE, BURRHUS.

A G R I P P I N E .

Q Uel attentat, Burrhus !

B U R R H U S .

Je n'y pourray survivre,

Madame, il faut quitter la Cour & l'Empereur.

A G R I P P I N E .

Quoy du sang de son Frere il n'a point eu d'horreur ?

B U R R H U S .

Ce dessein s'est conduit avec plus de mystere.

A peine l'Empereur a veu venir son Frere,
Il se leve, il l'embrasse, on se tait, & soudain
Cesar prend le premier une coupe à la main.

*Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices,
Ma main de cette coupe épanche les premices,
Dit-il, Dieux, que j'appelle à cette effusion,
Venez favoriser notre réunion.*

Par les mêmes sermens Britannicus se lie,
La coupe dans ses mains par Narcisse est remplie,

Mais ses lèvres à peine en ont touché les bords,
Le fer ne produit point de si puissans efforts
Madame, la lumière à ses yeux est ravie,
Il tombe sur son lit sans chaleur & sans vie.

Jugez combien ce coup frappe tous les esprits.
La moitié s'épouvante, & sort avec des cris.
Mais ceux qui de la Cour ont un plus long usage
Sur les yeux de César composent leur visage.

Cependant sur son lit il demeure penché,
D'aucun étonnement il ne paroît touché.
*Ce mal dont vous craignez, dit-il, la violence
A souvent sans peril attaqué son enfance.*

Narcisse veut en vain affecter quelque ennuy,
Et sa perfide joie éclate malgré luy.
Pour moy, dût l'Empereur punir ma hardiesse,
D'une odieuse Cour j'ay traversé la presse,
Et j'allois accablé de cet Assassinat
Pleurer Britannicus, César & tout l'Etat.

A G R I P P I N E .

Le voicy. Vous verrez si je suis sa complice,

Demeurez.

Scène VI.

NERON, AGRIPPINE, JUNIE, BURRHUS, NARCISSE.

NERON, à Junie.

DE vos pleurs j'approuve la justice.

Mais, Madame, évitez ce spectacle odieux.
Moy-mesme en fremissant j'en détourne les yeux.
Il est mort. Toût ou tard il faut qu'on vous l'avoüe.
Ainsi de nos desseins la Fortune se jouë.

Quand nous nous rapprochons, le Ciel nous defunit.

JUNIE.

J'aimois Britannicus, Seigneur, je vous l'ay dit.

Si de quelque pitié ma misere est fuivie,
Qu'on me laisse chercher dans le sein d'Octavie
Un entretien conforme à l'estat où je suis.

NERON.

Belle Junie, allez, moy-mesme je vous suis.

Je vais par tous les soins que la tendresse inspire
Vous...

Scène VII.

AGRIPPINE, NERON, BURRHUS, NARCISSE.

A G R I P P I N E .

ARrestez Neron. J'ay deux mots à vous dire.

Britannicus est mort, je reconnoy les coups.
Je connoy l'Assassin.

N E R O N .

Et qui, Madame ?

A G R I P P I N E .

Vous.

N E R O N .

Moy ! Voilà les soupçons dont vous estes capable.

Il n'est point de mal-heur dont je ne sois coupable,
Et si l'on veut, Madame, écouter vos discours,
Ma main de Claude mesme aura tranché les jours.
Son Fils vous estoit cher, sa mort peut vous cōfondre.
Mais des coups du destin je ne puis pas répondre.

A G R I P P I N E .

Non non, Britannicus est mort empoisonné.

Narcisse a fait le coup, vous l'avez ordonné.

N E R O N .

Madame, mais qui peut vous tenir ce langage ?

N A R C I S S E .

Hé Seigneur, ce soupçon vous fait-il tant d'outrage ?

Britannicus, Madame, eut des desseins secrets
Qui vous auroient cousté de plus justes regrets.
Il aspireroit plus loin qu'à l'Hymen de Junie.
De vos propres bontez il vous auroit punie,
Madame, il vous trompoit, & son cœur offensé
Prétendoit tost ou tard rappeler le passé.
Soit donc que malgré vous le fort vous ait servie ;
Soit qu'instruit des complots qui menassoient sa vie
Sur ma fidélité Cefar s'en soit remis,
Laissez les pleurs, Madame, à vos seuls ennemis.
Qu'ils mettent ce mal-heur au rãg des plus sinistres,
Mais vous...

A G R I P P I N E .

Poursuy, Neron, avec de tels Ministres.

Par des faits glorieux tu te vas signaler.
Poursuy. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer.
Ta main a commencé par le sang de ton Frere.
Je prevoy que tes coups viendront jusqu'à ta Mere.
Tu te fatigueras d'entendre tes forfaits.
Tu voudras t'affranchir du joug de mes bien-faits.
Mais je veux que ma mort te soit même inutile,
Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille.
Rome, ce Ciel, ce jour, que tu receus de moy,
Par tout, à tout moment, m'offriront devant toy,
Tes remors te suivront comme autant de furies.
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries.

Ta fureur s'irritant soy-mesme dans son cours
D'un fâg toujours nouveau marquera tous tes jours.

Mais j'espère qu'enfin le Ciel las de tes crimes
Ajoûtera ta perte à tant d'autres victimes,
Qu'après t'estre couvert de leur sang & du mien,
Tu te verras forcé de répandre le tien,
Et ton nom paroîtra dans la race future
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.

Voilà ce que mon cœur se prefage de toy.
Adieu, tu peux sortir.

N E R O N .

Narcisse, suivez-moy.

Scène VIII.

AGRIPPINE, BURRHUS.

A G R I P P I N E .

A H Ciel ! de mes soupçons quelle étoit l'injustice !

Je condamnois Burrhus pour écouter Narcisse.
Burrhus avez-vous veu quels regards furieux
Neron en me quittant m'a laissez pour Adieux.
C'en est fait. Le cruel n'a plus rien qui l'arreste :

Le coup qu'on m'a prédit va tomber sur ma tête.
Il vous accablera vous-même à votre tour.

B U R R H U S .

Ah Madame, pour moi j'ai vécu trop d'un jour.

Plût au Ciel que la main heureusement cruelle
Eût fait sur moi l'essai de la fureur nouvelle !
Qu'il ne m'eût pas donné par ce triste attentat
Un gage trop certain des mal-heurs de l'Etat !
Son crime seul n'est pas ce qui me désespère ;
Sa jalousie a pu l'armer contre son Frère.
Mais, s'il vous faut, Madame, expliquer ma douleur,
Néron l'a vu mourir, sans changer de couleur.

Ses yeux indifférens ont déjà la constance
D'un Tyran dans le crime endurci dès l'enfance.
Qu'il achève, Madame, & qu'il fasse périr
Un Ministre importun, qui ne le peut souffrir.
Hélas ! Loin de vouloir éviter la colère
La plus soudaine mort me fera la plus chère.

Scène DERNIERE.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

A L B I N E .

A H Madame ! ah Seigneur ! Courez vers l'Empereur ;

Venez sauver Cefar de fa propre fureur.
Il se voit pour jamais feparé de Junie.

A G R I P P I N E .

Quoy Junie elle-mefme a terminé fa vie ?

A L B I N E .

Pour accabler Cefar d'un eternel ennuy,

Madame, fans mourir elle eft morte pour luy.
Vous fçavez de ces lieux comme elle s'eft ravie ;
Elle a feint de paffer chez la trifte Octavie.
Mais bien-toft elle a pris des chemins écartez,
Où mes yeux ont fuivy les pas precipitez.
Des portes du Palais elle fort éperduë.
D'abord elle a d'Augufte aperceu la ftatuë ;
Et moüillant de fes pleurs le marbre de fes pieds
Que de fes bras preffants elle tenoit liez ;
Prince, par ces genoux, dit-elle, que j'embraffe,
Protege en ce moment le refte de ta Race.
Rome dans ton Palais vient de voir immoler
Le feul de tes Neveux, qui te pufte reffembler.
On veut apres fa mort que je luy fois parjure.
Mais pour luy conferver une foy toûjours pure,

Prince, je me devouë à ces Dieux immortels
Dont ta vertu t'a fait partager les Autels.
Le Peuple cependant que ce fpectacle eftonne,
Vole de toutes parts, fe preffe, l'environne,
S'attendrit à fes pleurs, & plaignant fon ennuy
D'une commune voix la prend fous fon appuy.
Ils la meinent au Temple, où depuis tant d'années
Au culte des Autels nos Vierges deftinées
Gardent fidellement le dépôt pretieux

Du Feu toujours ardent qui brûle pour nos Dieux.
Cesar les voit partir sans oser les distraire.
Narcisse plus hardy s'empresse pour luy plaire.
Il vole vers Junie, & sans s'épouvanter
D'une profane main commence à l'arrester.
De mille coups mortels son audace est punie,
Son infidelle sang rejaillit sur Junie.
Cesar de tant d'objets en même temps frappé
Le laisse entre les mains qui l'ont enveloppé.
Il rentre. Chacun fuit son silence farouche.
Le seul nom de Junie échappe de sa bouche.
Il marche sans dessein, les yeux mal assurés
N'osent lever au Ciel leurs regards égarés.
Et l'on craint, si la nuit jointe à la solitude
Vient de son desespoir aigrir l'inquietude,
Si vous l'abandonnez plus long-temps sans secours
Que sa douleur bien-tôt n'attente sur ses jours.
Le temps presse. Courez. Il ne faut qu'un caprice.
Il se perdrait, Madame.

A G R I P P I N E .

Il se ferait justice.

Mais Burrhus, allons voir jusqu'où vont ses transports.
Voyons quel changement produiront ses remords,
S'il voudra désormais suivre d'autres maximes.

B U R R H U S .

Plût aux Dieux que ce fût le dernier de ses crimes !

F I N .

-
1. ↑ *Burrhus rentre.*
 2. ↑ *Il se jette à genoux.*